

LES ANCIENS

Que le

La réouverture du théâtre Outremont permet de renouer avec l'histoire d'un haut lieu du spectacle à Montréal

spectacle continué!

Plus de vingt ans après l'ère glorieuse des Paul Piché, Harmonium et autres Jean-Guy Moreau, les vétérans de l'Équipe Spectra réintègrent la salle de spectacles où ils ont appris le métier de producteur: c'est à eux que la Ville d'Outremont a confié, pour vingt ans de plus, le bel édifice revampé de la rue Bernard.

SYLVAIN CORMIER

Premier show de chanson à l'affiche: Paul Piché. On prend les mêmes et on recommence? Pas tout à fait. Eh ben non. Pas vu Harmonium quand Fiori et ses apôtres créèrent *L'Heptade* en dix jours au théâtre Outremont. J'aimais assez peu Harmonium, en vérité. Trop sage dans les nuages. Moi, c'est plutôt Slick & The Outlags que j'ai applaudi à tout rompre dans le vénérable théâtre Art déco. Slick & The Outlags? Groupe anecdotique de rock'n'roll avec Yves Jacques dans le rôle de Slick. De fait, je me souviens surtout qu'à quinze ans je découpaï les résumés de films ayant rapport au rock dans le programme de l'Outremont (dont la mémorable affiche triple *A Hard Day's Night - Help! - Let It Be*: sacré marathon!). Programme dont la couverture tachait les doigts.

J'y pense parce que André Ménard, dans son bureau aux cinq mille disques de la rue Sherbrooke, énumère à ma demande et à l'occasion de la réouverture prochaine du fameux lieu — gala le 20 mars, Angèle Dubeau et La Pietà les 23 et 24, Paul Piché les 30 et 31 — les bons coups de «son» Outremont. Entendez: la première salle où Spectra Scène, compagnie fondée par Alain Simard et lui en janvier 1977, produisit des spectacles. Autant de spectacles auxquels je n'assistai pas, mais dont j'eus comme tout le monde les échos sur disque. Depuis Louise Forestier et son long-jeu à longue jupe intitulé *Louise Forestier au théâtre Outremont*, avec le cœur de tous nous autres, enregistré en 1975 au temps des productions Beau-Bec de Paul Dupont-Hébert — «l'école du spectacle» de Ménard —, le passage était presque obligé pour les artistes qui comptaient: le plus souvent, on gravait là son live. «On a beaucoup immortalisé de spectacles à l'Outremont: Plume, Clémence, Jean-Guy Moreau. L'Outremont, c'était devenu la salle naturelle des artistes qui avaient un répertoire de qualité, les Séguin, Beau Dompage, Diane Dufresne. Ça allait avec le cinéma de répertoire que Roland Smith présentait.»

VOIR PAGE C 2: SPECTACLE



CHRONIQUE

Castafiore et Falbala

Page C 2

THÉÂTRE

Attachant Mammouth

Page C 3

MÉDIAS

Les deux côtés de la médaille

Page C 7

Danse

Page C 4

Cinéma

Page C 5

Disques

Page C 8





JEAN-PIERRE PERREAU

L'EXIL-L'OUBLI

DU 23 MARS AU 21 AVRIL 2001, 2011

DIRIGÉ PAR
ESTACE CINTRICHIOU

FOUNDEUR JEAN-PIERRE PERREAU

514 344-4444 LOCAL 5117
514 344-4444 LOCAL 5117
514 344-4444 LOCAL 5117



LES ARTS

Castafiore et Falbala

L'univers de la bédé, c'est rigolo tant qu'on voudra, mais pour les modèles féminins inspirants, on n'est pas très gâtées. Faut dire que les vrais classiques du genre sont un peu vieillots. Or la Castafiore, son *Air des bijoux*, son hystérie et son nez crochu n'ont pas requinqué l'image des dames. Vous me direz qu'Hergé était un homme avec une mentalité d'avant-guerre particulièrement misogyne, réduisant les femmes aux rôles de servantes ou d'enquiquineuses. N'empêche que les promenades enfantines parmi les bulles des Tintin ne me faisaient pas trop aimer mon propre sexe. A eux les aventures trépidantes. A elles le passage des pieds et des oreilles. Tintin et le capitaine Haddock avaient survécu aux vilains des sept mers mais pétaient les plombs devant cette cantatrice hystérique. Rastapopoulos, passe encore. Mais le Rossignol milanais! Noon! Aux abris! On les comprenait, d'ailleurs...

Petite, j'aimais bien les Bob et Bobette de Willy Vandersteen. Il faut dire que la jeune Bobette se jetait comme son frère dans de folles aventures. Intrépide et tout, la Bobette. Une petite fille pouvait s'y identifier sans s'ennuyer mortellement. Mira Falardeau, spécialiste de la bédé, vous dira qu'avant les années 70, il y eut des héroïnes dans la bande dessinée pour enfants, énergiques, combattives et tout ce qu'on voudra. Et d'ajouter que la grande époque de la bédé vit ensuite naître quelques œuvres féministes. Sauf qu'à côté de ça, une vague plus porno a commencé à monter, sans



Odile Tremblay

discontinuer ni renouveler les rôles depuis, comme on s'en doute. Les autres modèles s'essouffaient de leur bord. La bédé classique se collait de plus belle aux vieux modèles. «Aujourd'hui, la situation s'est dégradée», explique Mira Falardeau. *Les femmes qui en font sont très marginalisées et la représentation féminine dans la bédé est de plus en plus stéréotypée.*

Quand je fais mon petit survol personnel, il me semble que, toutes époques confondues, le portrait n'était pas très reluisant pour bobonne et compagnie. Bébête, la Schtroumpfette, privée de bouche et de cervelle, la Bécassine des années folles. Quant aux mangas japonaises contemporaines, elles sont, pour ce que j'en ai vu, d'un machisme à hurler. Ajoutez que les bédécistes à la Bretécher ne courent guère les rues. De fait, l'univers du phylactère demeure plus uniformément macho que bien d'autres, la littérature ou le cinéma par exemple, où les femmes sont quand

même assez présentes. Le Festival d'Angoulême, consacré en France à la bédé, s'était donné en janvier une présidente, Florence Cestac. Mais il faut prendre les exceptions pour ce qu'elles sont.

Ce qui nous amène, on l'aura compris, à la sortie cette semaine du 31^e Astérix, claironnée par les trompettes de la promotion. Le brave petit Gaulois roule à l'aveugle depuis qu'Uderzo navigue en solitaire. *Astérix et Latraviata* répète inlassablement les vieilles formules d'antan sans les renouveler. Pas forts, les albums des dernières années.

Et les femmes, là-dedans? Bon cru, mauvais cru, on les a reléguées aux rôles de mégères ou d'allumeuses. Il y a bien eu le coup de chapeau à Cléopâtre, mais son nez changea la face du monde; ça valait bien un rôle clé dans un des albums. Bonemine, l'épouse du chef, a son caractère et cogne sur les Romains après avoir bu sa louche de potion, mais son royaume demeure sa chaumière. On est en 50 avant Jésus-Christ, remarquez... Sauf que justement, dans le dossier de presse qui accompagne l'album, l'historien André Pelletier se fend d'un long texte pour expliquer à quel point la femme gauloise de cette époque, guerroyant et appelée à participer aux affaires publiques, possédait plus de droits que sa consœur romaine. Il a beau citer, à titre d'exemple d'ouverture d'esprit, le personnage de maîtresse-femme de Maestia dans *Astérix* de 1991, *La Rose et le Glaive*, allez nous convaincre qu'Uderzo émerge

des clichés! Il nage dedans, pour les femmes comme pour tout le reste. Ça saute sans doute davantage aux yeux quand l'album est raté.

Prenez Falbala, la semillante blondinette au corps d'amphore à laquelle Laetitia Casta devait prêter son anatomie à l'écran. Sa beauté d'aguicheuse fait craquer les hommes. On n'a rien contre ça, remarquez, mais côté innovation... Omniprésente, la Falbala, dans *Astérix et Latraviata*. Même qu'elle se dédouble. Une usurpatrice romaine doit séduire Obélix pour lui soutirer ses trésors. Le charme comme arme de guerre. Pas très original, quand on y pense.

Dans ce 31^e Astérix, les deux héros héritent de mères envahissantes sorties on ne sait d'où. A quoi s'évertuent celles-ci? Ben voyons! A tenter de marier leurs grands fils, enlises dans des vies de garçon. «Enfin, Obélix, quand te décideras-tu à prendre une gentille épouse qui te fera une cuisine saine et équilibrée?» demande la maman à son gros fiston trop gavé de sangliers. La génitrice d'Astérix posera à son p'tit finaud la même question. Et toutes deux d'organiser une grande fête dans l'espoir d'accoupler leurs rejetons aux donzelles du coin. Ils n'ont pas l'air de trouver ça très tentant, nos héros. «Je ne te cache pas que j'aimerais que nos pères nous reviennent bientôt», soupire un Astérix brûlant d'échapper à l'emprise des mamans. Je revois en pensée Tintin fuyant la Castafiore. Aux abris! Plus ça change...

otremblay@ledevoir.com

SPECTACLE

SUITE DE LA PAGE C 1

L'Outremont, dans les années 70, c'était ça: le rendez-vous des cinéphiles patentés, mais aussi le chef-lieu des chanteurs granolés et leurs sympathisants. Sol, par exemple, était granolé dans l'âme, Clémence aussi. Justement, Marc Favreau

voudrait bien fouler à nouveau la scène de l'Outremont avec les grandes galoches de son clown. «Il a téléphoné pour savoir s'il y a des dates à l'automne», sourit Ménard. L'annonce officielle début janvier de la réouverture de la salle, plus d'une décennie après sa fermeture, a ra-

meuté l'amicale des anciens de la fleur au fusil. «Les artistes de l'époque s'y intéressent, c'est sûr. Le public aussi. Il y a certainement chez le baby-boomer une nostalgie de cette salle-là», admet sans ambages Ménard. D'où la reprise du spectacle de Paul Piché? «Oui, c'est un clin d'œil.»

Spectra Scène, devenue entre-temps l'Équipe Spectra, réintègre donc son *alma mater*. Mais avec pas mal énormément d'expertise dans le corps: le branle-bas annuel des Fesival de jazz, FrancoFolies et autres Montréal en lumière, les 18 ans de gérance du Spectrum, les récentes acquisitions du Métropolis et du théâtre Olympia, c'est du solide. De quoi se faire plaisir. La location de l'Outremont au proprio municipal (loyer annuel de 50 000 \$), n'est-ce pas l'empire Spectra s'offrant les veurs de la revoiture? «C'est sentimental, concède Ménard, mais j'espère aussi que c'est une bonne affaire.» L'administration de l'Outremont, comme pour les autres salles de Spectra, est menée par l'équipe habituelle de Michèle Neveu (laquelle travaillait précisément au guichet du cher vieux théâtre dans les années 70). «On va assurer toute la conduite des affaires», résume Ménard. Jusqu'au dernier rouleau de papier hygiénique. A cela près qu'Outremont a bloqué une cinquantaine de jours par an pour ses événements locaux et communautaires.

Entre préservation et modernisation

Tous ceux qui visitent l'endroit ces jours-ci le disent: c'est encore l'Outremont. On s'y reconnaît, on s'y retrouve. Le grand rideau coupe-feu signé Emmanuel Briffa est en place. Les entrelacs de lignes si finement dessinées sur les murs, les voûtes au plafond sont intacts. La saga des travaux de rénovation (voir l'encadré) n'a visiblement pas eu pour conséquence de jeter des millions par les sorties de secours: on a préservé et restauré tout ce qu'on a pu tout en rendant la vieille salle capable d'accueillir des productions en tous genres. «C'était cassé pas mal, décrit Ménard. Les années sans chauffage avaient désagrégé des plâtres, boursoufflé les murales, craqué les boiseries, etc. Tout a été rendu à l'état d'origine. Mais ce sera maintenant ce que ça n'avait jamais été, c'est-à-dire une vraie salle de spectacles.»

Structure solidifiée, pente du parterre relevée en gradins, balcon corrigé en conséquence, capacité ramenée de 1300 à 800 places,

toilettes refaites, grand bar construit sous les gradins, scène élargie, mur d'arrière-scène insonorisé («C'était l'enfer, avant, pour les résidents»), véritables loges aménagées, mécanique scénique installée de toutes pièces, acoustique redéfinie («On souhaitait un écho assez limité, que l'on peut contrôler»); il y a eu un sacré rafistolage. Mais tout n'est pas fini. Les murales de part et d'autre de la scène ont été retouchées, celles des côtés attendront l'injection de sous-neuls. «Quand on pense que ça a failli devenir une bâtisse à bureaux, c'est pas si mal», évalue Ménard, qui compare le résultat «mixte» au Théâtre de la Ville, à Paris.

On en fera quoi, outre un chez-nous pour artistes des années 70? «C'est une salle qui doit être la plus généraliste possible. Pas jusqu'au métal, mais de la chanson au rock à la musique classique. Et un peu de théâtre privé. Le lieu a déjà son esprit: les gens vont y revenir naturellement.» Ce qu'on n'y

verra pas, cependant, ce sont les fameux programmes doubles ou triples qu'imposait le proprio cinéphile: «On n'avait pas le choix, rigole Ménard. Si on ne trouvait pas quelqu'un à 22h et à minuit, il programmait des films. Je me rappelle d'une soirée où il y avait Félix Leclerc à 19h et [le jazzman] Larry Coryell à minuit!»

Ménard était forcément là, lui, les dix soirs du «mythique» spectacle d'Harmonium. «La veille de la première, il y avait Ravi Shankar. Il avait fait son show devant les instruments d'Harmonium. On avait sorti une grosse coupette avec un soleil pour cacher la quincaillerie de Serge Locat et la batterie de Denis Farmer. C'est moi qui avais amené Ravi à l'Outremont dans ma Vega. J'étais tout content. Un chum de George Harrison dans ma Vega...»

À venir à l'Outremont: gala d'ouverture le 20 mars; Angèle Dubeau et La Pietà les 23 et 24, Paul Piché les 30 et 31.

Théâtre Outremont: la saga

C'était une somme, en 1929. Pensez: 339 000 \$ pour une grosse boîte rectangulaire dans le chic village — déjà huppé — d'Outremont. L'architecte montréalais René Charbonneau (1881-1969), surtout connu pour ses églises et ses résidences, voulait l'impossible, rappelle Dane Lanken dans son très beau livre *Montréal Movie Palaces* (Penumbra Press, 1993): un palace «intimiste» où les gens des alentours seraient «confortablement installés». D'où la lumineuse brique jaune, les murales pastorales, l'intérieur «radieux». Le génial peintre Emmanuel Briffa — à qui l'on devait les fresques du Corona — conçut un décor tout en motifs floraux et entrelacs de lignes délicates. Bijou d'art déco.

La soirée d'ouverture, le 4 octobre 1929, donna le ton à l'endroit: d'emblée, chanteurs et cinéma partagèrent la scène. Suivirent 40 paisibles années de programmes doubles et d'occasionnels spectacles. C'est seulement en 1971, sous la dynamique houlette du cinéphile Roland Smith,

que l'Outremont devint le temple du cinéma de repertoire, assaini à partir de 1975 par les spectacles de variétés des productions Beau-Bec de Paul Dupont-Hébert puis, deux ans plus tard, par le dynamique duo Ménard-Simard et son Spectra Scène.

Vendu en 1987, la vidéocassette maison ayant tué le cinéma de repertoire, l'Outremont vécut sa période de flou pas du tout artistique: découpage en bureaux, division en minicinémas, transformation en centre culturel, les scénarios vinrent et passèrent. Récupéré par la Ville d'Outremont au début des années 90, on entreprit de le rénover. Budget explosé, manigances et hauts cris, on finit par interrompre les travaux en 1996. Quelques durs hivers plus tard, on relançait le projet, acheté ces jours-ci, dont la facture finale avoisine les 12 millions de dollars. Loué pour vingt ans à l'Équipe Spectra, le tenace palace reprend aujourd'hui sa place. En digne septuagénaire.

S. C.

NOUS NE SERONS PAS VIEUX MAIS DÉJÀ LAS DE VIVRE

NELLIGAN

Meilleur spectacle - Québec
Prix de la critique 1999-2000

À QUELLE HEURE ON MEURT?

Variation sur le collage de MARTIN FAUCHER
d'après l'œuvre de RÉJEAN DUCHARME

Adaptation théâtrale et mise en scène de GUY ALLOUCHERIE

Avec : PAUL-PATRICK CHARBONNEAU
ÉVA DAIGLE
ANNIE LA ROCHELLE
ÉRIC LEBLANC
JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE
MAUDE ROBILLARD
MARIE-CLAUDE TREMBLAY

Du 16 au 31 mars 2001
les vendredis à 20 h et samedis à 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10h30, 13h30 et 19h)

Assistance à la mise en scène

et régie Hélène Rheault
Décor Michel Gauthier
Costumes Marie-Claude Pelletier
Éclairages Alain Lortie
Musique Marc Vallée
Chorégraphies Catherine Martin

Une coproduction Théâtre du Trident et Compagnie Hendrick Van Der Zee

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
2^e Papineau ou Viau, autobus 34
2^e Pie IX, autobus 139

Billetterie
514 253-8974

116 790 1241
1 800 361 4351
admission.com

LE THÉÂTRE FRANÇAIS DE TORONTO PRÉSENTE

Les Nuits blanches

de Dostoïevski

adaptées du russe par ANNE NENAROKOFF-VAN BUREK
mise en scène de JEAN-STÉPHANE ROY
assisté de GENEVIÈVE LANGLOIS

Une des belles trouvailles de la saison... Un spectacle délicieux, sobre, sensible qui frôle les cordes amoureuses... L'adaptation de Anne Nenarokoff-Van Burek est remarquable et la mise en scène de Jean-Stéphane Roy est éblouissante... Une superbe production du Théâtre français de Toronto.

Avec
JESSICA HEAFEY
FRANÇOIS GRISÉ
DENNIS O'CONNOR

CONCEPTEURS :
RUDY BRAUN
MELINDA SUTTON
KEITH THOMAS

Du 6 au 24 mars 2001
du mardi au samedi à 19 h 30

FRED BARRY

Billetterie
514 253-8974

116 790 1241
1 800 361 4351
admission.com

Québec

Dans la lignée
du travail sur
HITLER :

TRANSIT

-SECTION N°20

CONCEPTION ET ÉCRITURE

Alexis Martin ET Jean-Pierre Ronfard

MISE EN SCÈNE Alexis Martin

Avec
Jacques Baril
Martine Beaulne
Daniel Brière
Michel Charette
Sophie Dion
Jean Maheux

DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES Julie Charland

ÉCLAIRAGES Sylvie Morissette

RÉGIE Colette Drouin

DIRECTION TECHNIQUE Éric Locas

PRODUCTION Nouveau Théâtre Expérimental

Du 16 mars au 7 avril 2001

du mardi au samedi à 20h30

matinées: 24, 31 mars et 7 avril à 15h

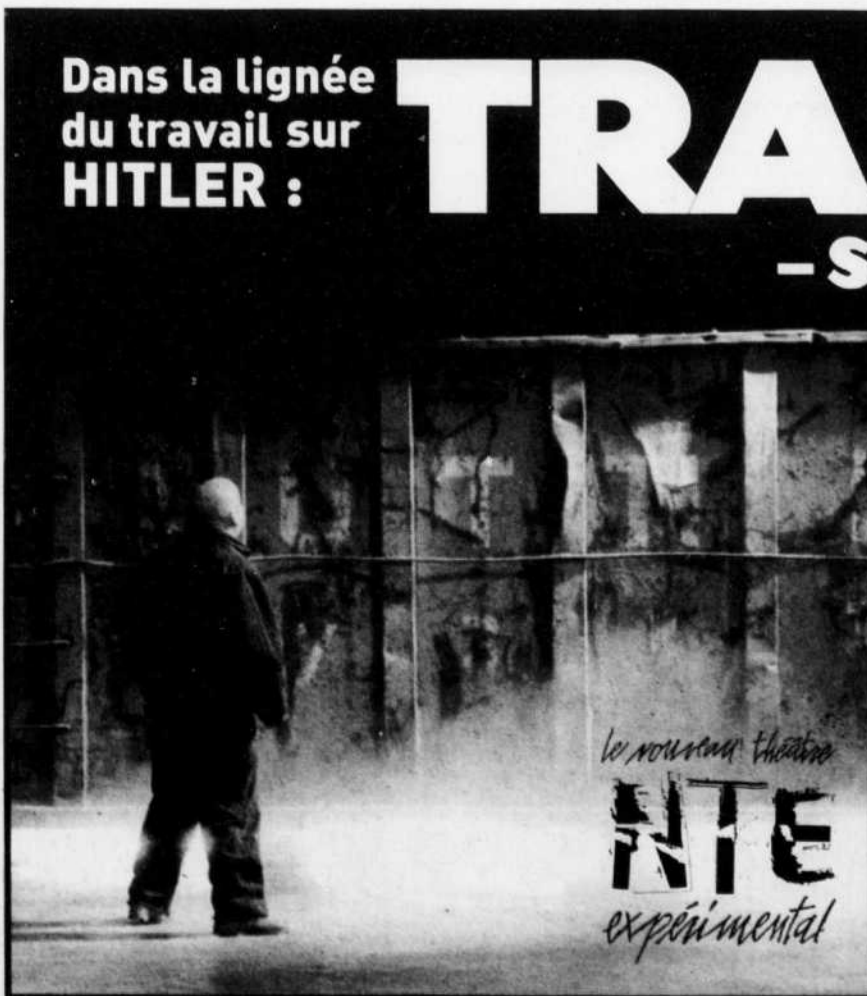
à Espace Libre, 1945 rue Fullum

réservations

521-4191

espace libre

LE DEVOIR



LES
ARTS

THÉÂTRE

Un couple tout ce qu'il y a d'attachant

MAMMOUTH ET MAGGIE

Une pièce de Marc Doré, Jacques Laroche, Véronika Makdissi-Warren, Tony Conte et Hughes Frenette. Mise en scène: Marc Doré. Interprètes: Jacques Laroche, Véronika Makdissi-Warren et Pascal Robitaille (musicien). Costumes: Sharon Scott. Décor et éclairages: Christian Fontaine. Régie: Christian Garon. Au théâtre Périscope, 2, rue Crémazie Est, à Québec. Jusqu'au 7 avril 2001.

DAVID CANTIN

En 1999, *Mammouth et Maggie* prenait l'affiche dans des conditions pas toujours faciles au Centre international de séjour de Québec. Il n'en fallait pas moins pour que le rumeur commence à circuler. Un spectacle fort original venait de naître. Voilà qu'en ce moment, à Québec, la jeune troupe des Productions Préhistoriques récidive avec cette nouvelle mouture dans la salle bleue du théâtre Périscope. À l'image de ses interprètes, fort talentueux, il faut courir voir cette comédie tragique au sujet d'un couple qui ne sait pas trop comment se séparer.

Avec un titre pareil, on imagine un spectacle jeunesse. Pourtant, il n'en est rien. Les spectateurs assistent plutôt à un drôle de duel entre deux clowns de théâtre.

«Je m'en vais!» ces mots qui sortent de la bouche de Mammouth, dès les premières minutes de la pièce, en disent long. Maggie réplique sans la moindre retenue: «Si tu veux partir... tu peux.» Ainsi commence une joute verbale et physique qui finira par étourdir ce couple qui mesure sans cesse l'intensité émotive qui l'unit. C'est une naïveté contagieuse que partage *Mammouth et Maggie* sur une scène où brille l'art de l'interprète plutôt que l'accessoire visuel. Comment retrouver l'autre à travers sa propre solitude, son amour, son cafard? On suivra cette traversée humaine, aussi absurde que comique, jusque dans la vieillesse qui accompagne ces échanges hauts en couleur.

En fait, cette pièce se laisse guider par sa structure, qui a sans doute fait appel à l'improvisation. Les répliques s'enchaînent à un rythme démentiel. Les deux comparses ne se gêne d'ailleurs pas pour donner tout ce qu'ils ont en eux. Il faut suivre Jacques Laroche, qui ne manque pas de faire le bouffon afin de mieux défendre ce rire capable d'évoquer une intelligence sans gêne. Le chantage qui rapproche Mammouth de Maggie les mène à virevolter un peu partout. Comme le décor n'existe pratiquement pas, le couple exagère, d'une situation loufoque aux mimiques plus cocasses. Sur le côté de la scène, on remarque l'accordéoniste (et bruiteur) Pascal Robitaille qui utilise tout ce qu'il peut pour rendre plausible l'illusion théâtrale. Plus qu'un simple musicien, il amène beaucoup d'invention à ce spectacle.

La langue de *Mammouth et Maggie* se veut féroce, inventive et surtout très ludique. On croirait même qu'il y a du Beckett, voire du Ducharme, derrière tout ça. On a rarement vu Jacques Laroche et Véronika Makdissi-Warren dans des rôles aussi révélateurs. Il est facile de constater, du même coup, qu'ils ont pris part à l'écriture de ce texte étourdissant. La complicité entre ces deux clowns de théâtre vaut à elle seule le détour.

En laissant tomber, cette fois, les nez rouges, est-ce que la magie disparaît? Au contraire, le côté humain apporte des réso-



Jacques Laroche et Véronika Makdissi-Warren dans *Mammouth et Maggie*, une touchante comédie tragique racontant l'histoire d'un couple qui ne sait pas trop comment se séparer.

nances encore plus pertinentes. Du rêve à la réalité drôlement concrète, les célébrants ne manquent pas de secouer l'attention qui règne dans la salle bleue du Périscope. De plus, la mise en scène de Marc Doré demeure franchement énergique. On utilise parfois une vieille valise ou quelques accessoires pour orner les lieux, mais rien de plus.

Le dépouillement s'avère efficace. Les costumes de Sharon Scott sont élégants du point de vue de cette esthétique de clochard. On suivra donc Mammouth et Maggie pendant près de 90 minutes. La trame peut sembler bien mince, mais le résultat ne ment pas. Ce

bavardage touchant étonne, de la jeunesse aux années plus tardives des protagonistes. Comme le dira Maggie, «les mots sont comme des sacs [...], on ne sait jamais ce qui en sort». Pour un plaisir sans cesse renouvelé, on découvre que ce couple a beaucoup à dire derrière les apparences de ses singeries.

Alors que bien des compagnies cherchent à tout faire pour renouveler le langage théâtral, ce petit groupe de créateurs croit encore à la présence inépuisable du comédien. Une grande réussite de la part de ces artisans des Productions Préhistoriques. Un déplacement qui en vaut le coup au Périscope.

Un Dostoïevski tout en innocence et en naïveté

LES NUITS BLANCHES

De Fiodor Dostoïevski. Traduction: Anne Nenarokoff-Van Burek. Mise en scène: Jean-Stéphane Roy. Décor et costumes: Rudy Braun. Éclairage: Mélinda Sutton. Musique: Keith Thomas. Avec Jessica Heafy, François Grisé et Dennis O'Connor. Présenté par le Théâtre français de Toronto à la salle Fred-Barry jusqu'au 24 mars.

SOPHIE POULIOT

De grands gestes caricaturaux rappelant les premiers films muets, des acteurs exaltés dont le jeu frise l'hystérie: le scepticisme envahit l'auditoire. L'attitude dubitative du spectateur, sur le point de se muer en exaspération, emprunte toutefois, et très rapidement, la voie de l'amusement, puis de l'intérêt. L'adaptation théâtrale de la nouvelle de Dostoïevski intitulée *Les Nuits blanches*, proposée par le Théâtre français de Toronto (TFT), fait du récit de l'auteur tourmenté une comédie dramatique aux accents d'innocence et de nostalgie. L'initiative surprend, mais ravit.

Le directeur artistique de la troupe torontoise, le Québécois Guy Mignault, a choisi pour mettre en scène Jean-Stéphane Roy, celui-là même qui a dirigé pour le TFT en 1999 la *Soirée Tchekhov*, présentée elle aussi à la salle Fred-Barry dans le cadre d'un échange théâtral québéco-ontarien. Roy a cette fois tablé sur la dichotomie présent-passé, en doublant le personnage du narrateur, Coïssant de le montrer ainsi simultanément jeune et âgé. Le premier découvre le sentiment amoureux, alors que le second en savoure les reminiscences.

Car c'est bien d'amour qu'il s'agit. Celui d'un jeune homme anxieux, presque misanthrope, pour une jeune fille candide. Celle-ci, constamment attachée — au sens propre du terme, soit par une épingle qui relie leurs deux robes — à sa grand-mère aveugle et dominatrice, est tombée, une année avant le moment du récit, amoureuse du joli locataire de sa geôlière. La fortune manquant au bellâtre, celui-ci part pour Moscou, espérant y

trouver quelque richesse et promet à sa fiancée de revenir, dans un an très exactement, pour l'épouser. Un an plus tard, la belle attend, à la tombée de la nuit sur un pont de Saint-Petersbourg, le retour du bien-aimé. C'est là qu'elle le rencontre, «Lui».

Celui que l'auteur russe ne désigne que par le vocable Lui ne possède pour toute identité que celle du narrateur, un rêveur qui ne sort de chez lui qu'à la nuit tombée, qui ne fréquente personne et ne vit qu'à travers les histoires qu'il s'invente. Après leur rencontre inopinée, les deux protagonistes se reverront encore les trois soirs suivants, le jeune homme — amoureux de l'ingénue il va sans dire — devenant le complice de sa nouvelle amie dans sa recherche de l'homme qu'elle aime. Bref, un amour non partagé, et qui le restera jusqu'à ce que Nastenka, déçue de ne voir poindre son fiancé, accepte l'amour du mystérieux Lui, qu'elle se découvre prête à payer de retour. Mais les roucoulements se termineront abruptement avec le retour de l'amant exilé...

Ainsi, les deux narrateurs éconduits vivent et revivent cette rencontre, le cadet mêlant l'angoisse à l'enthousiasme, l'ainé avec nostalgie douceâtre, tout heureux qu'il est d'avoir vécu quelques instants de réel bonheur. Car *Les Nuits blanches* propose, entre autres, une réflexion sur la distinction entre le bonheur engendré par le rêve et celui, plus tangible bien que souvent aussi éphémère, vécu dans la réalité.

Techniquement, la présence des deux narrateurs est très bien exploitée. Les voix superposées, les échos, les répliques réparties selon que les commentaires sont faits a priori ou a posteriori confèrent à la production un dynamisme encore accru par le jeu humoristique mais sans excès des comédiens, ainsi que par la scénographie. Des rideaux transparents et amovibles permettent de créer différentes atmosphères, ainsi que de varier l'aménagement de la scène.

Revisiter Dostoïevski en livrant son texte avec légèreté et humour, sans le délester de sa portée philosophique, voilà un défi de taille. Il est relevé avec brio par le Théâtre français de Toronto.

L'adaptation du TFT fait du récit d'un Dostoïevski tourmenté une comédie dramatique aux accents d'innocence et de nostalgie. Une initiative qui surprend, mais ravit.

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

LE MONUMENT

On ne peut faire autrement que suivre cette pièce avec nos yeux, notre cœur et même notre corps. L'idée, par son urgence, est immense, les interprètes, marqués, sont happants. La totale quoi! La Presse

Une œuvre majeure, d'une force inouïe, un moment de théâtre des plus substantiels et extraordinairement offert aux spectateurs. icimontreal.com

Une pièce forte et sensible. Le Devoir

Un texte fort. Les deux comédiens sont absolument extraordinaires. La mise en scène de Martine Beaulne est absolument efficace. Allez voir Le Monument. Flash



DE COLLEEN WAGNER TRADUCTION DE CAROLE FRÉCHETTE
MISE EN SCÈNE: MARTINE BEAULNE

AVEC: MAXIME DENOMMÉE ET MONIQUE MERCURE

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: ALLAIN ROY
CONCEPTEURS: MARC-ANDRÉ COULOMBE - HUY-PHONG DOAN - DANIEL FORTIN
DANIELÈ LEVESQUE - LARSEN LUPIN - JACQUES LEE PELLETTIER - GUY SIMARD

6 DERNIÈRES

13 FÉVRIER AU 24 MARS

4559, PAPINEAU
LE DEVOIR RÉS.: (514) 523-2246 LA LICORNE



Théâtre d'aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis (Métro Sherbrooke)
Montréal H2W 2M2 (514) 282-3900
www.theatredaujourd'hui.qc.ca
Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

DU 28 FÉVRIER AU 24 MARS 2001
Prime à la création 1999 du Fonds Gratien Gélinas
une création du Théâtre d'aujourd'hui

de Sébastien Harrisson
mi en scène
Alice Ronfard

Floes

DERNIÈRE SEMAINE !

« Lumineuse cette histoire d'amour [...] un heureux choix » — LE JOURNAL DE MONTREAL

« Il y a des fulgurances d'expression, des constats périlleux et un humour parfois décapant... » — LA PRESSE

« Les personnages sont humains et tangibles, et leur propos sont portés par une langue adroite et rythmée. » — LE DEVOIR

« [...] un texte étonnant, percutant et singulier à souhait. [...] Un morceau auquel il faut assister. » — icimontreal.com



Jorge Accame

POUR LA 1^{ère} FOIS EN FRANÇAIS
LE GRAND SUCCÈS ARGENTIN

théâtre du rideau vert

Du 6 au 31 mars 2001

Traduction: André Melançon

Mise en scène: Guillermo de Andrea

Avec Kim Yaroshevskaya, Linda Sorgini,

Marie-Chantal Perron, François L'Écuyer,

Pauline Lapointe et Carl Alacchi

Assistance à la mise en scène: Carol Clément

Concepteurs: Yvan Gaudin, François Barbeau, Michel Beaulieu, Osvaldo Montes, Jean-Marie Guay et Alain Jenkins

(514) 844-1793 — www.rideauvert.qc.ca

4664, rue Saint-Denis — métro Laurier. Service de garderie les samedis et dimanches en matinée, sur réservation seulement.



SPEXEL

La Presse

Affichage Astral Media

Télé-Québec

LES ARTS

La série Danse Danse

Danser dans la ville

La chorégraphe vancouveroise Lola MacLaughlin s'amène à Montréal pour la première fois

Pour son œuvre *Four Solos - Four Cities*, MacLaughlin n'a pas choisi, comme point d'ancrage créatif, des villes d'Asie mais d'Europe. Un spectacle qui semble aller un peu à contre-courant de la tendance actuelle sur la côte Ouest, présenté au théâtre Centennial de Lennoxville le 20 mars et à l'Agora de la danse du 22 au 24 mars.

ANDRÉE MARTIN

Formée à la Simon Fraser University de Vancouver et à la Freie Universität de Berlin, passionnée du travail de Pina Bausch et de l'Ausdruckstanz allemand, signataire de plusieurs œuvres, dont *Thin Cities* (1996) et *Lap Dogs and Other Restrictions* (1997), Lola MacLaughlin n'est pas connue à Montréal. Et pour cause. Elle ne s'y est jamais vraiment produite.

On l'a déjà dit, Montréal est toujours un passage important pour un artiste de la danse. Mais pour les chorégraphes de la côte Ouest, notamment ceux de Vancouver, où l'on retrouve un bassin fort intéressant d'artistes de la danse, la métropole n'est pas si accessible. Le fait d'être du même pays ne semble pas avoir une très grande signification ni une influence particulière. Il est difficile pour eux de faire une tournée pancanadienne qui passe par Montréal, comme il demeure difficile pour les chorégraphes montréalais de faire une tournée

d'un océan à l'autre. «*Les dernières années, c'était vraiment difficile de faire des tournées au Canada. Normalement, il était possible pour nous de voir des compagnies du Québec. Mais depuis quel-ques années, c'est plus rare. La difficulté est donc devenue dans les deux sens.*»

Échanges limités

Les échanges entre l'Est et l'Ouest sont malheureusement limités, et cette limitation, que l'immensité de notre belle géographie n'aide en rien, dessert dans une certaine mesure la danse québécoise et canadienne. Consçients de cette faille, les acteurs du milieu ne sont toujours pas arrivés à trouver une solution viable à moyen et à long terme. Que se passe-t-il vraiment?

Heureusement, il existe des exceptions. Des projets qui, soutenus par un certain nombre de diffuseurs, parviennent non sans effort à voir le jour. La venue de Lola MacLaughlin à Montréal la semaine prochaine relève de ce miracle occasionnel. Présentée dans le cadre de la série Danse Danse, cette rareté sera suivie, à la saison prochaine, d'une nouvelle création réalisée en collaboration avec des diffuseurs de cinq

À la suite de la lecture des Villes invisibles, MacLaughlin s'est intéressée à ce que pouvait véhiculer une ville en matière d'énergie et d'imaginaire

villes canadiennes, soit Vancouver, Whitehorse (eh oui!), Edmonton, Ottawa et Montréal, de plus membre du réseau Candance. Une première au pays. «*Par le passé, j'ai déjà été produite. Mais c'est quelque chose de nouveau pour le réseau Candance que de se réunir de cette manière pour produire une œuvre. Je pense que c'est la première fois qu'ils le font. Je suis vraiment honorée d'être la première à bénéficier de ce partenariat.*» Un projet

qui servira probablement, du moins on l'espère, de tremplin à cette artiste de la West Coast dont on dit beaucoup de bien. Un projet qui nous permettra aussi de voir, de nouveau, son travail dans un avenir rapproché.

Entre-temps, pour son premier passage à Montréal, Lola MacLaughlin a choisi de présenter *Four Solos - Four Cities*, une pièce qui a fait l'unanimité depuis sa création en 1999. Non seulement *Four Solos - Four Cities* arrive à l'Agora de la danse avec une belle réputation, le concept dont cette pièce émane est des plus intéressants. À la suite de la lecture du roman *Les Villes invisibles* d'Italo Calvino, la chorégraphe s'est intéressée à ce que pouvait véhiculer une ville en matière d'image, d'énergie, de rythme et d'imaginaire. Elle a donc choisi quatre villes européennes, Berlin, Vienne, Venise et Bruxelles, qu'elle a explorées sous toutes leurs coutures. «*J'ai voyagé dans ces villes et j'ai ramené de ce périple quatre grosses enveloppes pleines. J'avais ramassé des images et des pensées ayant trait à différentes expériences que j'avais vécues et rapportées sur papier. J'ai aussi ramené des cartes postales qui me plaisaient et toutes sortes d'autres souvenirs. J'ai aussi capté les mouvements de chaque ville avec une caméra vidéo. J'ai recueilli beaucoup de matériel pour alimenter ma création.*»

C'est donc à une véritable invitation au voyage que nous convie Lola MacLaughlin avec ces quatre



DANIEL COLLINS

Pour son premier passage à Montréal, MacLaughlin a choisi de présenter *Four Solos - Four Cities*, une pièce qui a fait l'unanimité depuis sa création en 1999.

L'écrit, la musique et la danse

À compter de cette semaine et jusqu'à la fin avril, dans le réseau des Maisons de la culture, Lucie Grégoire présente *Trajectoires*. Pour cette nouvelle aventure de création, elle s'est associée à l'écrivaine Denise Desautels et au guitariste Rainer Wiens. Un spectacle tout en délicatesse où les mouvements rencontrent la poésie des mots et celle de la musique. Dates et horaires à surveiller!

solos aux accents européens. Pour ceux qui connaissent les villes en question, le plaisir sera de voir comment l'artiste est parvenue à restituer l'identité de chacun de ces centres urbains. Pour ceux qui ne sont pas familiers avec ceux-ci, ce sera l'occasion de se laisser aller à rêver librement. «*Dans le choix de mes interprètes, je savais que pour Berlin, je voulais quelqu'un avec une technique forte et qui soit jeune. Pour Vienne, je voulais aussi un interprète technique-*

ment très fort mais avec beaucoup d'élégance et de classe. Pour Venise, je cherchais quelqu'un qui soit délicat et lyrique, tandis que pour Bruxelles, je désirais quelqu'un qui, dans sa danse, était un peu sauvage mais en même temps très enraciné dans le sol.» Des choix de prime abord tout à fait justifiés, qui en disent déjà long sur la vision de la chorégraphe face à ces quatre villes et sur le regard qu'elle porte sur la réalité esthétique et identitaire de ces îlots du monde.

La Compagnie de Danse Tango Libre et le Théâtre de l'Esquisse présentent

Sens

spectacle de tango argentin

Complet
Jeudi 22 mars

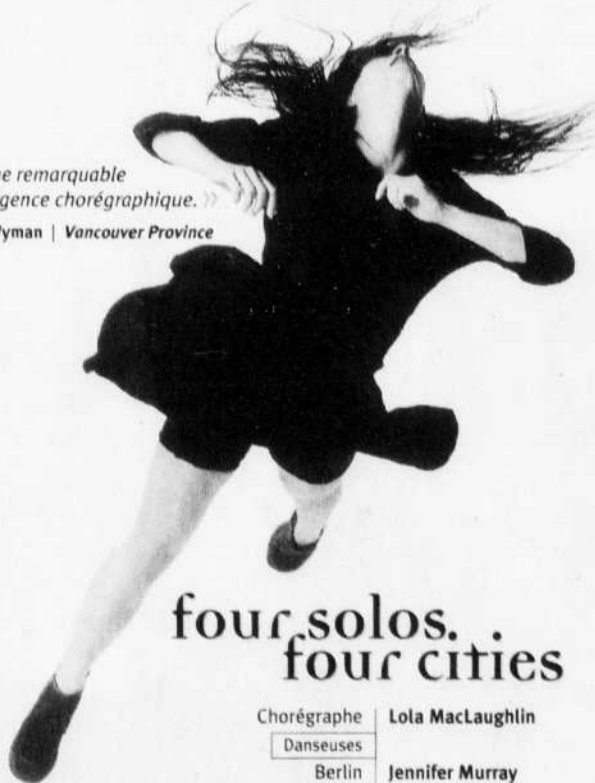
Mise en scène et chorégraphies de Gerardo Sanchez
Assistance à la chorégraphie: Agata Jakubczyk
Textes de Pablo Neruda

Jeudi au samedi, du 22 mars au 7 avril 2001 à 21h00
au 1650, Marie-Anne Est, Montréal
Réservations: (514) 527-5197

22 au 24 mars 2001 | 20 h 00

L'Agora de la danse présente
Lola Dance (Vancouver)

«[...]une remarquable intelligence chorégraphique.»
Max Wyman | Vancouver Province

four solos...
four cities

Chorégraphe Lola MacLaughlin
Danseuses
Berlin Jennifer Murray
Vienne Hope Terry
Venise Andrea Gunnlaugson
Bruxelles Susan Elliott

LE DEVOIR

Ce spectacle fait partie de la Série

La diffusion de ce spectacle a été rendue possible grâce au programme Accueil de spectacles étrangers du Conseil des arts et des lettres du Québec.

Également à l'affiche au Théâtre Centennial, Lennoxville, le 20 mars à 20 h 00
Billetterie: (819) 822-9692L'AGORA DE LA DANSE 525-1500
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE Admission 790-1245

Un hommage à l'enfance et à la vie

Boléro

pour les enfants de 4 à 8 ans

La toute dernière création du Théâtre du Gros Mécano présentée en collaboration avec l'Association des diffuseurs culturels des banlieues de Montréal (ADICUB)

Texte et mise en scène: Reynald Robinson Distribution: Denise Dubois et Jean Guy

GRANDE PREMIÈRE

Découvrez en famille Boléro en tournée près de chez vous	Info et réservations
Dimanche 18 mars 14 h Saint-Laurent	514-855-6110
Vendredi 23 mars 19 h Pierrefonds	514-624-1100
Samedi 24 mars 15 h Lachine	514-634-3471 poste 302
Samedi 21 avril 15 h Pointe-Claire	514-630-1220
Samedi 28 avril 15 h Kirkland	514-630-2719
Dimanche 29 avril 14 h 30 Outremont	514-495-6208

Conservez cette annonce pour dates et lieux des représentations

Également présenté pour la clientèle scolaire de:

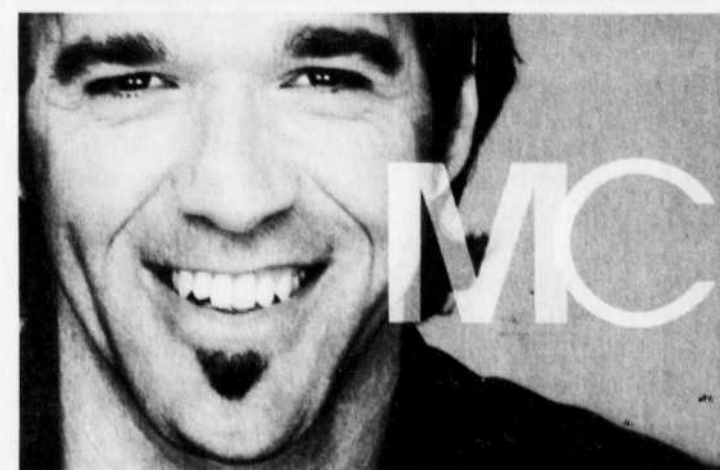
- Beaconsfield • Dorval • Île-Bizard • LaSalle • Montréal-Nord • Outremont • Sainte-Geneviève
- Saint-Laurent • Saint-Léonard/Anjou • Verdun

Québec

Le cinéma

Pour l'horaire complet, consultez

L'agenda

MAGAZINE CULTUREL
DIMANCHE

Animation: Yves Desgagnés

Journaliste: Emmanuelle Gagnard

Invitées: Marie-Jo Thério, Linda Sorgini et Estelle Claretton.

17h



ICI RADIO-CANADA

LES ARTS

CINÉMA

Tête-à-tête méditatif

POLLOCK

Réalisation: Ed Harris. Avec Ed Harris, Marcia Gay Harden, Amy Madigan, Bud Cort. Scénario: Barbara Turner, Susan J. Emshwiller. Image: Lisa Rinzier. Montage: Kathryn Himoff. Musique: Jeff Beal. États-Unis, 2000, 123 minutes.

MARTIN BILODEAU

Sur le plan cinématographique, la vie de l'artiste-peintre Jackson Pollock (1912-1956) n'avait rien de fascinant, du fait sans doute qu'elle comporte peu d'événements permettant de l'inscrire dans un canevas narratif. Or, le regard qu'Ed Harris a posé sur le père de l'action painting, à titre de metteur en scène (pour la première fois de sa carrière), et à titre d'acteur (il est d'ailleurs candidat à l'oscar pour ce rôle), en a fait un beau personnage, intense et d'une complexité qui n'a rien d'artificiel. Ainsi, le premier s'est attelé, à travers une mise en scène rigoureuse, à explorer les contradictions du peintre, aussi intense sur la toile que dissipé dans la vie. Le second s'est attardé à révéler, dans ses gestes, ses regards et ses rares paroles, la schizophrénie de l'homme, ainsi que sa soif d'une reconnaissance (par ses pairs, par sa mère) qui, une fois gagnée, provoquera son déséquilibre.

Le film s'ouvre sur un travelling qui nous invite à contempler l'instant où se produit ce déséquilibre: le théâtre est celui d'un vernissage consacré au peintre, en 1950, à New York; une jeune femme fend la foule pour se faufiler jusqu'à l'artiste, puis lui demande d'autographier son exemplaire de *Life Magazine*, paru l'année précédente, et dans lequel Pollock était sacré génie. A la fin de cette scène muette, noyée dans un brouhaha subtilement distorsionné, Harris, alias Pollock, regarde en arrière, enclenchant du coup l'immense flash-back qui constitue, pour l'essentiel, le film que nous verrons, où le cinéaste s'attarde à montrer l'artiste en action.

Ainsi, à ce geste d'échange, maintes fois illustré, du peintre penché sur sa toile posée à même le sol où elle semble aspirer les couleurs fessant de son pinceau (technique supposément empruntée à Max Ernst, mais attribuée ici



SOURCE BLACKWATCH

Ed Harris est Jackson Pollock en plus de réaliser ce film où il cherche à faire découvrir, à renforts d'hypothèses et d'exemples, comment l'homme et l'œuvre ont pu cohabiter, en identifiant les gestes qui traduisent le duel intérieur.

à un «accident»), Harris oppose une recherche contraire, de combat entre l'ombre et la lumière. Lee Krasner (remarquable Marcia Gay Harden, candidate à l'oscar du second rôle), est témoin et arbitre de ce combat: peintre d'avant-garde qui, au début des années 40, a mis en veilleuse son propre travail pour faire connaître celui de Pollock, qu'elle a épousé et en qui elle a été la première à reconnaître un grand maître de l'expressionnisme abstrait — bien avant, d'ailleurs, que Peggy Guggenheim (excellente Amy Madigan) ne fasse de lui son protégé.

A l'opposé du récent *Before Nightfall*, dans lequel Julien Schnabel faisait le portrait de l'écrivain cubain Reinaldo Arenas, Harris a évité le piège de l'exhaustivité, pour se concentrer sur les années qui ont le plus compté dans la vie de l'artiste, soit celles qu'il a partagées avec Krasner. Si bien que le film aurait pu porter leurs deux noms (comme *Henry and June*, par exemple), la chose n'étant

contredite que par le dernier chapitre, moins fort, d'ailleurs, où Pollock décline en solo dans sa maison de Long Island, avant d'aller se jeter dans les bras de la mort, comme James Dean l'année précédente.

Harris ne prétend cependant pas expliquer l'homme, ou même décortiquer l'œuvre de création. Le cinéaste cherche plutôt à nous faire découvrir, à renforts d'hypothèses et d'exemples — rapportés dans l'ouvrage *Jackson Pollock: An American Saga* —, comment l'un et l'autre ont pu cohabiter, et identifier les gestes qui traduisent le duel intérieur.

Contraint par l'Histoire, Harris a dû cependant composer avec une série de figures importantes de l'époque (Willem DeKooning, joué par Val Kilmer, Clement Greenberg, campé par Jeffrey Tambor, etc.), qu'il représente au détour de scènes d'intérêt inégal. Car Pollock, par dessus tout, tient du tête-à-tête méditatif entre Harris et son ami — auquel il ne veut que du bien.

Papa poule panique

MEILLEUR ESPOIR FÉMININ

Réalisation: Gérard Jugnot. Scénario: Gérard Jugnot et Isabelle Mergault. Avec Gérard Jugnot, Bérénice Bejo, Antoine Duléry, Sabine Haudepin, Mohamed Hicham. Image: Pascal Gennesseaux. Musique: Khalil Chahine.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Il y a sans doute une clientèle qui colle aux comédies de Gérard Jugnot, le réalisateur d'*Une époque formidable*, encore qu'elle soit certainement plus importante en France qu'ici. Bien des rires sont très collés aux ridicules hexagonaux. Ils ont peine à nous atteindre vraiment, à moins d'offrir un cru supérieur à portée plus universelle. *Meilleur espoir féminin* n'a guère cette prétention. D'autant plus qu'en s'offrant à lui-même le rôle principal d'Yvon, coiffeur hystérique toujours au bord de la crise de nerfs, Gérard Jugnot donne surtout mal aux dents. De fait, son personnage, gesticulant, affolé, irrité rapidement. Jugnot sera le papa poule d'une belle jeune fille de 17 ans, Laetitia (Bérénice Bejo), qui refuse de devenir coiffeuse en suivant les traces de papa mais rêve de cinéma. De fait, un premier rôle s'offre à elle. L'aubaine! Mais papa renâcle.

Le film tente de naviguer entre la pure comédie, la satire sociale et les scènes d'émotion. Ces dernières ont bien du mal à s'imposer à travers le mitraillage des répliques, somme toute répétitives. *Meilleur espoir féminin* a pourtant ses éléments plus forts, dont le portrait assez amusant (mais déjà vu) du milieu du cinéma, entre des mauvaises mœurs, avec des clin d'œil aux *reality shows*, à la frivolité des liens humains qui se créent au milieu de cette effervescence factice. En parallèle, la vie paisible et assez ennuyeuse dans le salon de coiffure d'un petit bled breton constitue un contraste, somme toute rigolo, sur lequel repose la dynamique de *Meilleur es-*

poir féminin. Double décor, double rythme.

L'axe du film est aussi le duo papa-fille. Gérard Jugnot en fait trop, donc, mais c'est quand même lui le pivot de l'affaire, et il a relégué ses vis-à-vis aux rangs de faire-valoir, dont Bérénice Bejo, charmante en Lolita mais dans l'ombre du personnage principal. L'inquiétude d'Yvon, qui craint toujours le pire pour sa Laetitia, est un élément appuyé jusqu'à plus-soif, avec des gags qui s'usent vite. Ce n'est qu'à la toute fin, quand Yvon perdra pied, de-

passé par la vie de sa fille dont il est exclu, que l'émotion percera un peu l'écran. *Meilleur espoir féminin* avait des ambitions souterraines au delà de sa vocation de comédie, celle d'opposer des codes de valeurs: le clinquant par rapport à l'amour véritable. Cela dit, à vouloir trop susciter le rire, il a du mal à changer de registre pour aborder des rives plus sérieuses. *Meilleur espoir féminin* reste un film de Jugnot qui met en vedette Jugnot et noie un peu tout le reste, sans multiplier les sources de rire.



SOURCE LIONS GATE

Bérénice Bejo et Sabine Haudepin.

«...une comédie pleine de tendresse et tout à fait réussie.»
- Le Parisien

«... une comédie drôle et touchante...»
- France-Soir

Meilleur espoir féminin

Un film de Gérard Jugnot

avec Gérard Jugnot, Bérénice Bejo

CHRISTAL FILMS

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓ CINÉPLEXES GÉNÉRAL BOUCHERVILLE ✓

«... magnifique film...»
Geneviève Royer, The Gazette

LA FEMME QUI BOIT

UN FILM DE BERNARD ÉMOND

ÉLISE GUILBAULT • LUC PICARD

CHRISTAL FILMS

13 À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ FAMOUS PLAYERS VERSAILLES ✓ FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL ✓

«UNE ŒUVRE MAGNIFIQUE ET BOULEVERSANTE... UN FILM PARFAIT.»
PATRICK GAUTHIER, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

15 FÉVRIER 1839

UN FILM DE PIERRE FALARDEAU

AVEC LUC PICARD SYLVIE DRAPEAU FRÉDÉRIC GILLES

À L'AFFICHE! CONSULTER LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

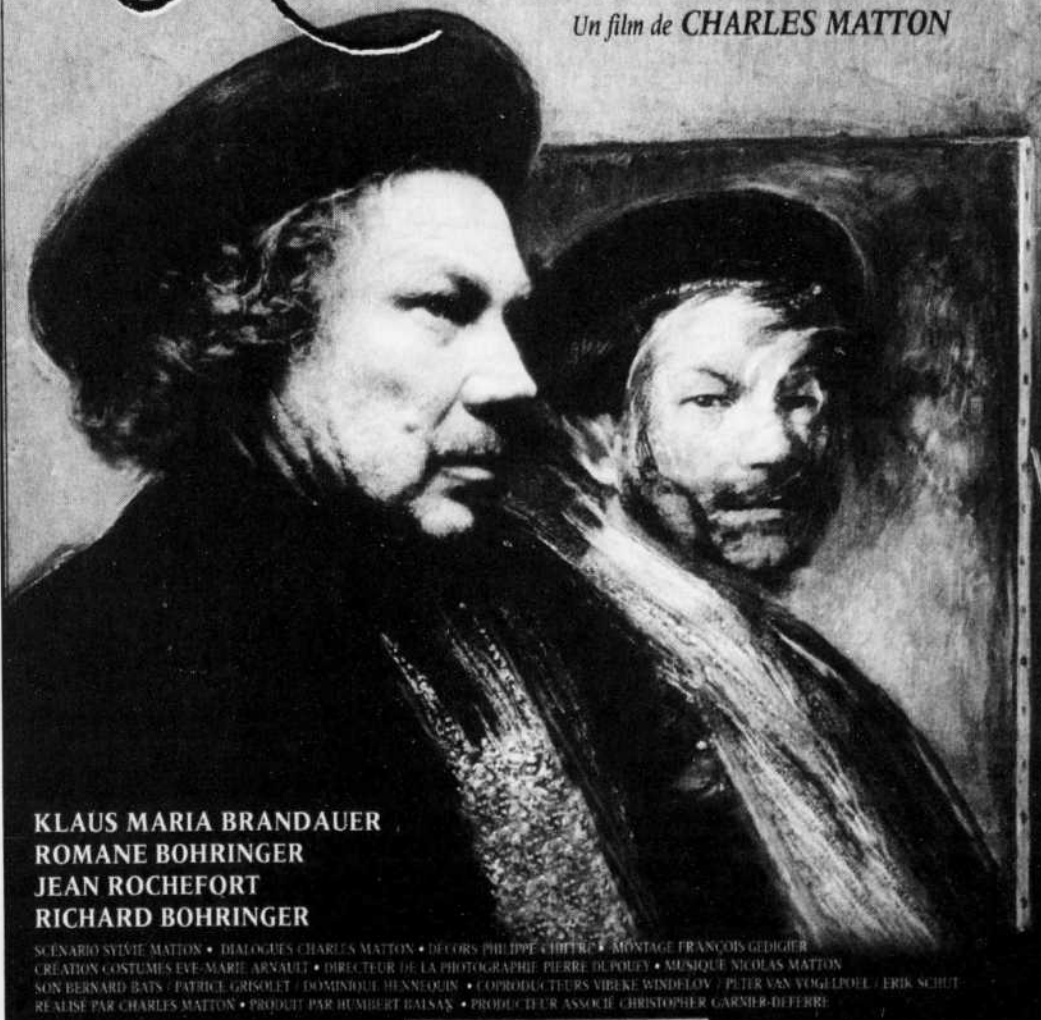
CHRISTAL FILMS

« MATTON / REMBRANDT, HOMMAGE DE L'ARTISTE À L'ARTISTE, UNE DÉMARCHÉ QUI NE MANQUE PAS DE SÉDUCTION... »

LAURENT WEIL, CINÉ LIVE

Rembrandt

Un film de CHARLES MATTON



KLAUS MARIA BRANDAUER
ROMANE BOHRINGER
JEAN ROCHEFORT
RICHARD BOHRINGER

SCÉNARIO SYLVIE MATTON • DIALOGUES CHARLES MATTON • DÉCORS PHILIPPE CHIFFRE • MONTAGE FRANÇOIS GEDIGER
CRÉATION COSTUMES ÈVE-MARIE ARNAULT • DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE PIERRE DUPOUY • MUSIQUE NICOLAS MATTON
SON BERNARD BATS • PATRICE GRISOLET • DOMINIQUE HENNIGUIN • CO-PRODUCTEURS VIREKI WINDELOV • PETER VAN YONGELOEL • ERIC SCHULT
RÉALISÉ PAR CHARLES MATTON • PRODUIT PAR HUMBERT BALSAS • PRODUCTEUR ASSOCIÉ CHRISTOPHER GARDNER-DEFFER

www.rembrandt-lefilm.com

DÈS LE VENDREDI 23 MARS!

LE DEVOIR
EQUINOX

LION D'OR
FESTIVAL DE MONTRÉAL 2000

«Le Cercle enchante les cinéphiles du monde entier»
«Une œuvre lumineuse, implacable et miraculeuse»

LE CERCLE

Un film de Jafar Panahi

Camera d'or
Léopard d'or
Lion d'or

À L'AFFICHE!

PARALLÈLE eX-Centris 308, rue St-Denis
19h15 - 19h00 - 19h15

GAGNANT
MEILLEUR FILM INTERNATIONAL
MEILLEURE INTERPRÉTATION MASCULINE
GRAND PRIX TOURNAI
CANNES 2000
LOUVE D'OR
CANNES 2000
MEILLEUR FILM INTERNATIONAL
Académie française de cinéma 2000
MEILLEUR INTERPRÉTATION FÉMININE
MEILLEURS COSTUMES
TAVAN 2000

«Le film événement à ne pas manquer!»
- Time Magazine

les silences du désir

UN FILM DE WYONG KAR-WAI

À L'AFFICHE! U.S. NBC 308, 310, 312, 314, 316, 318, 320, 322, 324, 326, 328, 330, 332, 334, 336, 338, 340, 342, 344, 346, 348, 350, 352, 354, 356, 358, 360, 362, 364, 366, 368, 370, 372, 374, 376, 378, 380, 382, 384, 386, 388, 390, 392, 394, 396, 398, 400, 402, 404, 406, 408, 410, 412, 414, 416, 418, 420, 422, 424, 426, 428, 430, 432, 434, 436, 438, 440, 442, 444, 446, 448, 450, 452, 454, 456, 458, 460, 462, 464, 466, 468, 470, 472, 474, 476, 478, 480, 482, 484, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498, 500, 502, 504, 506, 508, 510, 512, 514, 516, 518, 520, 522, 524, 526, 528, 530, 532, 534, 536, 538, 540, 542, 544, 546, 548, 550, 552, 554, 556, 558, 560, 562, 564, 566, 568, 570, 572, 574, 576, 578, 580, 582, 584, 586, 588, 590, 592, 594, 596, 598, 600, 602, 604, 606, 608, 610, 612, 614, 616, 618, 620, 622, 624, 626, 628, 630, 632, 634, 636, 638, 640, 642, 644, 646, 648, 650, 652, 654, 656, 658, 660, 662, 664, 666, 668, 670, 672, 674, 676, 678, 680, 682, 684, 686, 688, 690, 692, 694, 696, 698, 700, 702, 704, 706, 708, 710, 712, 714, 716, 718, 720, 722, 724, 726, 728, 730, 732, 734, 736, 738, 740, 742, 744, 746, 748, 750, 752, 754, 756, 758, 760, 762, 764, 766, 768, 770, 772, 774, 776, 778, 780, 782, 784, 786, 788, 790, 792, 794, 796, 798, 800, 802, 804, 806, 808, 810, 812, 814, 816, 818, 820, 822, 824, 826, 828, 830, 832, 834, 836, 838, 840, 842, 844, 846, 848, 850, 852, 854, 856, 858, 860, 862, 864, 866, 868, 870, 872, 874, 876, 878, 880, 882, 884, 886, 888, 890, 892, 894, 896, 898, 900, 902, 904, 906, 908, 910, 912, 914, 916, 918, 920, 922, 924, 926, 928, 930, 932, 934, 936, 938, 940, 942, 944, 946, 948, 950, 952, 954, 956, 958, 960, 962, 964, 966, 968, 970, 972, 974, 976, 978, 980, 982, 984, 986, 988, 990, 992, 994, 996, 998, 1000

eX-Centris

LAUZON, LAUZONE / IN THE MOOD FOR LOVE / LES SILENCES DU DÉSIR / LE CHAPEAU (THE HAT) / FAST FOOD, FAST WOMEN / LE CERCLE (DAYEREH)

11h00, dimanche 17 mars Ciné-Kid: LE MONDE DE BUSTER

514.847.2206; horaires + infos + www.ex-centris.com Étudiant + âge d'or: \$6 Semaine avant 18h00: \$6 Admission générale: \$9

Le Parallèle commercial: SODIC, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de la communauté urbaine de Montréal et Propriétés Terra Incognita

Ciné-Kid CINÉMA PARALLÈLE

LES ARTS

MUSIQUE



Maxime Leforestier et Michel Rivard.

Amis à vie

Maxime (Le Forestier) débarquait la semaine dernière à Montréal pour la promo d'un nouvel album, *L'Écho des étoiles*; entre les entrevues, il a passé le plus clair de son temps à l'émission *Studio TV5* de son pote Michel (Rivard). Normal. Un quart de siècle de chansons et d'amitié, cela se nourrit.

SYLVAIN CORMIER

Dans le grand local de répétition de Solotech, rue Gilford, ils ne la jouent pas copain-copain. Ni caillades entendues, ni «te-rappelles-tu-la-fois-ou». Sylvie Paquette est au milieu du cercle des musiciens et chante *J'me sens ben*, belle oubliée du répertoire de Diane Dufresne. Toute l'attention porte sur l'arrangement. La dernière partie semble exiger un changement de modulation. On essaie. C'est meilleur. Les chœurs, à la fin, s'empêtent: qui prend quelle note? Michel Rivard prend la plus basse, Maxime Le Forestier celle du milieu, la choriste la plus haute. Cela se précise. Voilà, c'est plutôt ça. Sylvie semble contente, les musiciens aussi. On va manger.

«C'est inimaginable chez nous, une émission comme celle-là», commente Le Forestier au bout de la table. «L'idée de faire confiance à un chanteur pour monter un show de télévision est en soi impensable. En France, la télé est une caste. Un pouvoir.» Seul le gala annuel des Enfoirés, l'initiative du regretté Coluche pour les Restos du cœur, est préparé avec les chanteurs. «Quand je faisais *Taratata*, noté-til, je recevais un fax avec la liste des chansons que je devais chanter.» Il n'est absolument pas surpris que ce *Studio TV5* concocté par son ami Michel Rivard soit très exactement ce qu'il souhaite d'une émission de chansons à la télé. «Je n'ai même pas eu besoin de voir des cassettes. Je savais qu'avec Michel, c'était ça.» Ça? La plus conviviale, la plus véritablement musicale des émissions de télé jamais proposées. «Mettre dans un studio des chanteurs et des musiciens qui jouent ensemble, fallait y penser!», ironise Le Forestier.

Maxime Le Forestier est au Québec en tournée promo pour son nouvel album, *L'Écho des étoiles*. Bien sûr, il en profite pour participer au *Studio TV5* de son amonche. Belle occasion pour *Le Devoir* d'avoir Rivard et Le Forestier à la même table, histoire de causer amitié plutôt que service après-vente, surtout qu'on a déjà parlé du disque début janvier en ces pages. Rivard en pense quoi, lui, du nouveau Le Forestier? Il n'en pense rien, du moins en ces termes. C'est entre Michel et Maxime que ça se passe. «Je n'ai jamais de regard critique sur les disques de mes amis, tranche Le Forestier. Ça me dit où ils en sont dans leur vie. C'est un thermomètre pour savoir comment ils se portent.» Rivard précise: «Quand Maxime a écouté les ébauches de chansons de Maudit bonheur, il a dit: "Tu viens de passer un dur moment, toi...". Je me souviens d'albums de Maxime où je me disais: "Oh! Mon Dieu qu'il se cherche!"» Le Forestier s'esclaffe.

«C'est mon ami, continue Rivard. Si j'ai besoin de son avis, je vais le formuler. S'il a le goût de me le donner le sien, il le donne. C'est libre. Par exemple, Maxime sait très bien que je trouve qu'il y a trop de synthés dans sa version de Bille

de verre. Je le lui ai dit. Ce n'est pas une critique, ni une caution. C'est mon goût.» Le Forestier élargit le propos: «C'est possible chez des gens qui sont honnêtes. Qui produisent ce qu'ils produisent parce que c'est ce dont ils ont envie et non pour plaire à un public. Jamais il ne m'est arrivé en écoutant un album de Michel de penser qu'il avait fait des concessions au commerce.»

Mon pote, ma Yoko

Rivard et Le Forestier ont un gros quart de siècle d'amitié dans le corps. Première rencontre dans un Novotel: Rivard était avec Beau Dommage. Forestier avec ses chevelus. Facilité de contact totale et immédiate. «On s'est montré nos guitares, raconte Rivard. C'est ça que font les musiciens. J'avais ma Martin, il avait une guitare pareille à celle de George Harrison. Celle de George avait un soleil au milieu, lui un cœur. Maxime, je m'en foutais. Toucher à cette guitare, c'était toucher à George Harrison.» Rires. Le Forestier prend le relais: «Ce qui a vraiment scellé les choses, ce qui

nous a rendu presque fraternels, c'est le moment où Beau Dommage s'est séparé et Michel est resté en Europe. Il a passé quelques mois chez moi, à Paris.» Rivard complète: «Je dis ça avec un clin d'œil, mais on pourrait considérer Maxime comme un genre de Yoko Ono dans mon cas...» La table croule.

Rivard relativise: «Maxime n'est pas responsable de la fin de Beau Dommage, première période. Mais il a contribué à me donner l'assurance de faire mon premier album solo. J'avais écrit deux, trois tonnes, que je n'avais pas le goût de donner au groupe. Maxime m'a dit: "Garde-les, fais-les pour toi!" C'est ni-aiseux mais il fallait que quelqu'un me le dise.»

Retour au local. On peaufine *J'me sens ben*. C'est fou comme la version a trouvé sa forme. C'est bon comme ça, convient l'assemblée: on passe à autre chose. Rivard chante *Le Petit Roi* à la place d'Urbain Desbois, autre invité de l'émission, qui n'est pas arrivé. La générale a lieu tantôt, l'enregistrement le lundi suivant au Spectrum, la diffusion le samedi 17 mars, à 19h30. Le plus beau, c'est qu'à la télé, ce sera disposé très exactement comme dans le local. «Si c'était assez grand, on amènerait le public ici», sourit Rivard. Le Forestier sourit aussi. Il connaît son Michel. S'il dit ça, faites gaffe, semble-t-il signifier: ça pourrait arriver.

MÉDIAS

Les deux côtés de la médaille

Les télévisions communautaires sont contre, la Fédération professionnelle des journalistes (FPJQ) et la FNC sont contre, les employés de TVA et du *Journal de Montréal* sont contre.

Mais il y a aussi des pour, et ils sont enthousiastes. L'industrie du multimédia est pour, la Chambre de commerce du Québec aussi... tout comme Guy Fournier.

Pour approuver l'achat de Videotron-TVA par Québecor, Guy Fournier parle de «beau risque», expression immortalisée dans un autre domaine!

Pour Guy Fournier, les réserves exprimées face à cette transaction doivent être balayées par la perspective de créer un grand groupe intégré de communications qui pourra faire face à la concurrence internationale.

À l'heure du multimédia, du numérique, d'Internet et des grands groupes intégrés mondiaux, la communauté francophone du Canada est aux prises avec deux options, soutient le célèbre auteur: ou bien elle se replie sur elle-même «en réclamant du pouvoir politique une enveloppe protectrice de plus en plus étanche», ou bien elle prend le «beau risque» en «créant quelques solides opérateurs industriels qui sauront entraîner et motiver nos créateurs».

Le développement de Québecor créera donc une masse critique qui favorisera tout le monde, dit-il. Elle permettra d'améliorer les coproductions et les échanges de productions canadiennes avec l'étranger et, donc, d'ouvrir de nouvelles perspectives pour les créateurs et les diffuseurs. «Nous avons besoin d'un groupe puissant, capable d'ouvrir les bonnes portes, capable même de les forcer», dit-il.

L'argument de Guy Fournier sera au cœur des débats devant le CRTC lors des audiences sur l'achat de Videotron par Québecor qui débuteront dans moins de deux semaines (on peut déjà trouver sur le site Internet du CRTC la plupart des mémoires qui seront présentés).

Les bienfaits d'une très grande entreprise multimédia implantée au Québec et rayonnant dans le monde sont également soulevés par la Chambre de commerce du Québec, par la firme de relations publiques Pyramide et par l'Association canadienne de télévision par câble, qui ajoute l'argument suivant: la transaction sera profitable pour créer un grand groupe qui pourra faire concurrence à BCE au Canada (évidemment, aucun argument n'est désintéressé: BCE est un concurrent direct du câble en matière de services Internet).

L'Alliance numérique (c'est son nom) regroupe toutes les forces vives du milieu du multimédia au Québec (créateurs, producteurs, distributeurs, etc.). Elle appuie Québecor au nom des mêmes arguments et s'attend à ce que la transaction ait des effets bénéfiques, qu'elle permette par exemple de recourir de façon préférentielle aux maisons québécoises de production multimédia.

Mais l'Alliance demande également à Québecor de doubler le montant qu'il entend verser dans deux fonds d'aide, l'un pour le développement de contenus interactifs, l'autre pour le développement de scénarios.

Paul Cauchon



On touche ici un autre aspect de la transaction: il y a tellement d'argent en jeu que tout le monde se colle à l'«empire» pour profiter de la manne.

On sait que Québecor entend déverser 30 millions auprès de différents projets, organismes et entreprises pour mieux faire passer son offre d'achat. L'Institut de l'image et du son (INIS) et la chaire Daniel-Langlois de l'université Concordia sont parmi les heureux bénéficiaires de cette manne... et, quel hasard, ils entendent tous appuyer Québecor devant le CRTC.

Cette transaction compte donc sur plusieurs appuis. À l'inverse, à lire les mémoires présentés devant le CRTC, on réalise que plus on approche des audiences, plus les propos des opposants sont vigoureux et tranchés.

Les critiques envers la transaction avaient été développées à l'occasion de la commission parlementaire sur la concentration de la presse qui s'était tenue pendant cinq jours en février, commission dont on attend le rapport un jour mais qui, avec le recul, apparaît comme une sorte de répétition pour la véritable audience, celle du CRTC, beaucoup plus décisive que cette commission parlementaire dont le pouvoir ne semble pas très clair.

Les employés de TVA (soit le Regroupement des syndicats SCFP-FTQ de TVA) soutiennent donc dans leur nouveau mémoire que le seul but de Québecor est de «favoriser l'élargissement de la fente commerciale de Québecor en utilisant toutes les ressources que peut lui procurer le réseau TVA, en asservissant le téléspectateur au rôle réducteur de client-consommateur».

De son côté, la FPJQ reprend les arguments déjà entendus en commission parlementaire mais développe un argument à peine évoqué jusqu'ici, celui de la faiblesse de Québecor en information.

Pour Québecor, écrit la FPJQ, «le contenu, c'est n'importe quoi qui remplit des pages, du temps d'antenne ou de l'espace sur des portails Internet». L'entreprise s'intéresse peu aux informations internationales et ne publie pas d'éditorial, ajoute l'organisme. Mettre l'accent sur le fait divers est «respectable en soi», mais cela est inacceptable si c'est là le modèle d'information qui prend toute la place. «Il y a un "pattern" Québecor qui a sa place dans la société mais à côté duquel il est impérieux, au nom de la diversité, de trouver plusieurs "patterns" concurrents. Aucune façon d'approcher l'information ne doit être outrageusement dominante dans une société donnée.»

peauchon@ledevoir.com

PROGRAMMATION 18^e saison · 2001/2002

Les Violons du Roy et La Chapelle de Québec

Direction artistique et musicale Bernard Labadie

18

www.violonsduroy.com

Saison Montréal
Présentée par la Commission de la capitale nationale du Québec

Saison Québec

Concert 1
LES ÉLÉMENTS (SIC)
Samedi 15 septembre 2001
Salle Pollack, Université McGill
Chef : Bernard Labadie
Soliste : Marie-Andrée Benny, flûte

Concert 2
LE MESSIE DE HANDEL
Jeudi 6 décembre 2001
Salle Claude-Champagne, Université de Montréal
Chef : Bernard Labadie
Solistes : Isabel Bayrakdarian, soprano
Daniel Taylor, alto
Benjamin Butterfield, ténor
Brett Polegato, baryton

Concert 3
J.S. BACH : MESSE EN SI MINEUR
Dimanche 10 février 2002
Salle Claude-Champagne, Université de Montréal
Chef : Bernard Labadie
Solistes : Nancy Argenta, soprano
Brian Asawa, alto
Alan Bennett, ténor
Nathan Berg, baryton-basse
et LA CHAPELLE DE QUÉBEC

Concert 4
L'OPUS 3 DE HANDEL
Samedi 13 avril 2002
Salle Pollack, Université McGill
Chef : Bernard Labadie

Concert 5
ÉVÈNEMENT ROBERT LEVIN
Vendredi 24 mai 2002
Salle Claude-Champagne, Université de Montréal
Chef : Bernard Labadie
Soliste : Robert Levin, piano

Concert 1
LES ÉLÉMENTS (SIC)
Vendredi 14 septembre 2001
Palais Montcalm
Chef : Bernard Labadie
Soliste : Marie-Andrée Benny, flûte

Concert 2
MENDELSSOHN & CIE
Vendredi 9 novembre 2001
Palais Montcalm
Chef invité : Simon Streatfeild
Solistes : Darren Lowe, violon
Suzanne Beaubien, piano

Concert 3
MESSE EN SI MINEUR
Vendredi 8 février 2002
Salle Louis-Frédette, Grand Théâtre de Québec
Chef : Bernard Labadie
Solistes : Nancy Argenta, soprano
Brian Asawa, alto
Alan Bennett, ténor
Nathan Berg, baryton-basse
et LA CHAPELLE DE QUÉBEC

Concert 4
LA FAMILLE BACH
Vendredi 8 mars 2002
Église St-Dominique, Québec
Chef invité : Roy Goodman
Soliste : Richard Paré, orgue

Concert 5
L'OPUS 3 DE HANDEL
Vendredi 12 avril 2002
Église St-Dominique, Québec
Chef : Bernard Labadie

Concert 6
ÉVÈNEMENT ROBERT LEVIN
CONCERT GALA
Mercredi 22 mai 2002
Salle Louis-Frédette, Grand Théâtre de Québec
Chef : Bernard Labadie
Soliste : Robert Levin, piano

Concert hors-série
LE MESSIE DE HANDEL
Mardi 11 décembre 2001
Salle Louis-Frédette, Grand Théâtre de Québec
Chef : Bernard Labadie
Solistes : Isabel Bayrakdarian, soprano
Daniel Taylor, alto
Benjamin Butterfield, ténor
Brett Polegato, baryton
et LA CHAPELLE DE QUÉBEC

Renseignements et abonnements à la Salle Pollack de l'Université McGill (514) 398-4547

Renseignements et abonnements à la billetterie du Palais Montcalm (418) 670-9011

soirée

je t'aime moi non plus agitateur mythe couleur café

gainsbourg

bonnie & clyde melody nelson

obsédé textuel

armes et carters provoc'n'roll

21 h 00

TV5 la vision télé

www.tv5.org

LES ARTS

JAZZ

Un pur ravissement

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Parfait! Parfait, le spectacle que Duke Robillard a donné cette semaine au Campus. Flanqué de Doug James, le monsieur qui défend le style du roulement à billes par baryton et ténor interposés, de John Packer, qui a ceci de singulier que son jeu est aussi cool que sa tenue vestimentaire d'homme dans la cinquantaine, et de Jeff McAllister, qui a ceci de remarquable qu'il est ce que tout bon batteur doit être, soit un plombier qui maîtrise tout ce qui circule dans la tuyauterie sonore. Robillard, petit-fils d'exilés canadiens-français, a fait dans le ravissement tout au long de la soirée.

Pas un temps mort, pas une fausse note, au figuré s'entend, pas... *Male Magnet, Don't Fool With My Love, Love Sick, Pony Blues*, le blues de l'autobiographie, *That's My Life*... autant de thèmes propres à faire aimer cette espèce de mélange fait de

blues, de swing, de jive, de jazz, de rock'n'roll qu'on osera qualifier de pur, autant de thèmes propres à illustrer l'objectif ou l'ambition de notre homme, soit composer le nouveau blues de l'homme moderne.

En fait de modernité... Ce qu'il a de chic, le band à Robillard, c'est cette affection évidente pour l'instrument. Parce que... aujourd'hui, avec toute leur armada techno, on ne sait plus qui joue quoi. Remarque, c'est peut-être secondaire. Quoique non! Voir et entendre des bonshommes actualisant des musiques intemporelles, ça vous requiève en moins de deux. Tellement que les agacements de l'hi-ver passent sur le dos comme la flotte polluée passe sur le dos du poisson en pleine crise existentielle pour cause de fièvre aphteuse. Amen!

♦ ♦ ♦
Ce soir au Upstair's, la très expérimentée chanteuse Raneé Lee sera sur la scène. Classique dans

la forme comme sur le fond, classique dans le sens noble du terme, Raneé Lee a ceci d'exemplaire qu'elle joue avec tous les grands styles qui ont marqué l'histoire du jazz vocal. Elle est autant Sassy que Lady Day, Dinah qu'Esther. Elle est cela sans avoir aliéné sa personnalité musicale, qui se caractérise par une chaleur de la voix qui n'est rien de moins qu'une déclinaison de la séduction. La première partie commence à 22h.

♦ ♦ ♦
Dans la série noire intitulée «Du peu de considération des distributeurs pour le consommateur que l'on considère comme un cochon de payant», cela fait désormais deux ans que d'obscurités trasseries empêchent le rangement des compacts produits par l'excellent Label Bleu sur les rayons des disquaires, qui se font dicter leurs choix par les gros manitous de l'industrie qui sont parvenus à acheter jusqu'aux postes

d'écoute. On n'est pas loin du jour où l'on devra payer pour obtenir un petit renseignement, une banale précision.

♦ ♦ ♦
Dans sa dernière livraison, *Jazz Magazine* a glissé un compact fait des grands morceaux enregistrés en 1924. CQFD: on peut entendre King Oliver avec Louis Armstrong, Fletcher Henderson, Clarence Williams, Bessie Smith, Johnny Dunn... Le dossier du mois? Le contrebassiste William Hooker.

♦ ♦ ♦
Le chanteur et harmoniste Chicago Pete ayant quitté le monde d'ici-bas, c'est le guitariste Mel Brown qui le remplacera au Campus dans une quinzaine de jours. Et alors? C'est de la visite d'autant plus grande que Mel Brown est pour ainsi dire en semi-retraite. A noter qu'il a participé à des dizaines et des dizaines d'enregistrements.

VITRINE DU DISQUE

Et de trois!



CHANSON

SOUVENIR DE TROIS

Sylvie Paquette
VIK/BMG-Québec

Ce n'est pas parce que ce troisième Sylvie Paquette arrive sur les talons des remarquables nouveaux disques de Nancy Dumais et Catherine Durand qu'il n'aura pas son heure au soleil: au contraire, chaque album semble s'ajouter naturellement au suivant pour composer une sorte d'après-midi rêvé de chanson pop-rock. Comme s'il s'agissait d'une séquence de titres préférés que l'on destine à rouler côte à côte sur les routes du printemps. Je me dis qu'il n'y a pas de hasard et que ces albums parlent à la fois séparément et ensemble, disent haut et fort qu'il y a de l'espoir pour la chanson bien sentie, bien arrangée et bonne à chanter en rythme avec les poteaux.

Mais à la différence des chansons de Dumais ou Durand, celles-ci frappent moins par la joliesse de leurs tournures mélodiques que par l'intensité de la chanteuse: c'est Sylvie Paquette qu'on entend d'abord, presque devant les chansons. Son souffle même est audible, pour ne pas dire exacerbé: chaque mot lui sort des entrailles comme un soupir, un grand jet de vent chaud. Tout semble extirpé de force: douleur, bonheur, désir, souvenirs. Les chansons ne s'imposent pas d'emblée, rallient petit à petit la voix: c'est à la deuxième ou troisième écoute qu'on aperçoit les gigantesques de Rick Haworth dans le vaste paysage. Si Dumais et Durand offrent d'exemplaires et superbes disques de surface, Paquette fonctionne à la verticale: plus on écoute, plus on creuse.

Et plus on s'entiche: *Garde-moi*, en duo avec Daniel Bélanger, est la plus immédiatement craquante, seule gagnante d'office. *Désolé*, avec le rap de J. Kyll (Muzion) en contrepoint, se donne moins: faut prêter l'oreille. *Dans tous les déserts* est une beauté folk-rock dont on ne se lasse plus, mais seulement une fois accroché. *Offre-moi*, avec ses ambitieux claviers, résiste pareillement à toute gratification instantanée: l'effort est requis. Mais la satisfaction est proportionnelle à l'exigence: Sylvie Paquette signe ici ses chansons les plus abouties, où l'équilibre est le plus

juste entre refrains à fredonner et expression sans fard des sentiments. Boni, on peut aussi savourer sa version de l'immortelle de Nino Ferrer, *Le Sud*. Là où la vie dure «plus d'un million d'années». Et peut-être certains disques.

Sylvain Cormier



ARCHIVES

BLIND FAITH
DELUXE EDITION
Blind Faith
Polydor (Universal)FRAMPTON COMES
ALIVE!25TH ANNIVERSARY
DELUXE EDITION
Peter Frampton
A&M (Universal)

Mes rééditions, je les veux augmentées au max. Puisqu'il faut racheter, autant qu'il y ait du nanane en sus. Ça sucre le bobo, ça fait passer l'arnaque technologique dans l'œsophage. Profitions donc, fût-ce en attendant la version DVD, de ces versions carrément gavées de disques chéris en leur temps.

Le *Blind Faith*, surtout, prend tellement de volume que le canon du groupe s'en trouve triplé. Il faut rappeler que Blind Faith, premier «supergroupe» nommé comme tel dans l'histoire du rock, improbable union des ex-Cream Eric Clapton et Ginger Baker, de l'ex-Traffic Stevie Nicks et de l'ex-Family Rick Grech, fut un bateau plus que fragile qui péta ses rivets au premier iceberg venu, l'aventure ne laissant au monde que les six titres (plutôt longs au demeurant) de l'album éponyme. Coût si vite interrompu que la présente édition s'apparente à un vieux amant qui performerait mieux — et surtout plus longtemps — que la première fois.

C'était ça, Blind Faith: une belle baise de six mois, à trois (Clapton-Winwood-Baker), puis à quatre (plus Grech) dans le même studio Olympic de Londres. Entre les sessions proprement dites (qui donnerent au monde les extraordinaires *Presence Of The Lord*, *Sea Of Joy* et *Can't Find My Way Home*), c'était en quelque sorte

VOIR SUITE PAGE C 9: VITRINE

CISM fête ses 10 ans avec le worm

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Il y a près d'un an que le vers se trémousse sur la scène du techno montréalais. Freeworm, alias Vincent Letellier, a lancé l'automne dernier sur étiquette Hydrophonik (un sous-label d'Indica) un disque abouti, *Vegetation=Fuel*, comprenant des collages sonores à la fois recherchés et accessibles, une musique organique qui puise dans les musiques africaines, marocaines et brésiliennes, et à la base de la musique acoustique tout en explorant des sonorités étourdissantes. On le retrouve sur scène, ce soir, dans le cadre des 10 ans de la station de radio universitaire CISM, pour

rendre une version live, avec des nombreux collaborateurs et amis, de son ethno-techno.

Pour l'album, l'ancien guitariste de rock progressif s'est allié à des compositeurs et multi-instrumentistes connus, dont le compositeur et clarinetiste Robert M. Lepage, et des musiciens de métré, apportant chacun sa couleur à ce *patchwork* particulièrement bien ressemblant. Aussi, la vocaliste Adreanne Alain, alias Verushka, a prêté sa voix à la fois sensuelle et tranchante pour ouvrir de grands espaces, d'envoûtants environnements sonores qui pourtant ne font pas l'économie des structures connues de la chanson plus traditionnelle, tout ça sur fond de

breakbeats, de *drum&bass* vaporeux et de sonorités à saveur ethnique, notamment par une utilisation étonnante du *didgeridoo*. Voilà ce qu'est Freeworm, un être à la fois simple et terriblement complexe, qui lui aussi remue les morts. Rien de morbide par contre dans cette mouture techno qui carbure parfois aux matériaux sonores issus de la nature (Freeworm's Fish Orchestra, littéralement: «à bas d'eau»).

Sur scène, le vers en fait-il autant? Ce soir, seront présents deux collabos de l'album, Biz et Chafik de Loco Locass. Suffisant pour rendre l'aventure aussi prenante sur scène que sur disque? Ça reste à entendre. Dans le passé, Letel-

lier a su en concert s'entourer de comparses efficaces. Pour le concert de ce soir, il se fera à Gaëtan Troutet (basse et accordéon), Mélanie Auclair (violoncelle), Chimwewe (percussions et voix) et Chankar (tablas). D'autres voix que celles des deux Locos s'ajouteront, celles de Musa Kieng Diala et Kilo Pazkal, avec celle bien sûr de Verushka. La teneur de l'orchestre témoigne comme quoi la musique de Freeworm, toute techno puisse-t-elle être, se joue et fait dans l'analogique.

Le gagnant aux derniers MIMI du prix de l'album techno de l'année ne sera pas seul sur scène. Un autre récent primé de la scène locale, les gipsy de la Chango Family, vont s'ajouter à la fête. Aussi, la formation Les Jardiniers, maintenant réduite à deux membres — Sylvain Houde, un des animateurs de *Jamais sans mon livre*, à Radio-Canada, ayant quitté la formation pour se consacrer à d'autres projets — seront de la partie. La fête d'anniversaire de CISM risque donc de plaire aux petits amis.

Le 89,3 FM, autrefois «la bande la plus à gauche sur la bande FM», mais qui s'est fait dépasser à sa gauche depuis, risque donc d'égaliser en énergie scénique les 10 000 watts de puissance qu'elle consacre aux musiques ignorées par beaucoup d'autres. L'appui de CISM aux musiques indépendantes ne s'est jamais démenti et continue de se faire entendre, bien au-delà du concert de ce soir, incontournable si l'on tient compte des groupes en lice. Plus d'informations sur Internet (www.cismfm.qc.ca). Ce soir, au Nouveau Club Soda, à 21h.

Quatuor Molinari

Dialogues à la Chapelle
Atelier de musique et de peinture
17 mars 2001, 14h

Chapelle historique du Bon-Pasteur,
100 Est, rue Sherbrooke, Montréal
Oeuvres de : Matthews, Scott, Schafer et Ravel

Exposition : Témoins du XXe siècle
Œuvres de : Barbeau, Bellefleur, Bruneau, Casseman-Roth, Daudelin, Derouin, Ferron, Gauvreau, Hurlbut, Leduc, Molinari, Ricopelle et Toussaint

Présentation de Guido Molinari
Entrée libre

Vingtième et plus
Concert : 23 mars 2001, 20h salle Redpath
Oeuvres de : Matthews, Scott, Schafer et Ravel
Invitée: Jennifer Swartz, harpiste
Billets : 20\$ et 15\$ étudiants/ainés

Renseignements : 514-527-5515

www.richardseguin.com

Richard Séguin
Microclimat

29, 30 et
31 mars

Monument
National

Billets (514) 871-2224
Admission (514) 790-1245

Faculté de musique

RECITAL PIANO

LE SAMEDI 31 MARS 2001

Alfred Brendel

HAYDN : SONATE NO 32 EN SOL MINEUR
MOZART : FANTAISIE NO 2 EN RÉ MINEUR
MOZART : SONATE NO 8 EN LA MINEUR
BEETHOVEN : 33 VARIATIONS
SUR UNE VALSE DE DIABELLI

LIGNE INFO-CONCERTS
(514) 597-3800 à Montréal
1 888 597-3800 à l'extérieur

Horaires détaillés sur internet :
www.radio-canada.ca/radio

100.7
Radio-Canada

UNE OCCASION UNIQUE D'ENTENDRE
CE PIANISTE ARDENT ET RAFFINÉ.
UNE SOIRÉE MÉMORABLE AVEC
UN GRAND POÈTE DE LA MUSIQUE

CONCERT BRENDL — 50\$ 80\$
PLUS COCKTAIL — 100\$ * nombre de places limitées

TAXES DE VENTE INCLUSES
SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL,
220, AVENUE VINCENT-D'INDY, UN RENDEZ-VOUS À 20 HEURES.

Causerie avec Brendel
le vendredi 30 mars 2001 à 17h30
Prix : 8\$ en vente à la porte
Renseignements : (514) 343-6427
www.umontreal.ca

BILLETTERIE
PLACE DES ARTS
842-2112

Université
de Montréal

SURVEILLEZ LES ACTIVITÉS DU 50^e ANNIVERSAIRE DE LA FACULTÉ DE MUSIQUE

diffuseur officiel radio
chaîne culturelle
Radio-Canada

LE DEVOIR | Le Scène Musicale | CISM | CTVW | MEDIANOV | LE POINT

ATMA
Classique

In Stilo Moderno
FRESCOBALDI & VIVALDI
LES BORÉADES
Francis Colpron

www.atmaclassique.com

« L'extraordinaire virtuosité des solistes est à entendre... »
CLAUDE GINGRAS, LA PRESSE

LES BORÉADES
DE MONTRÉAL

En vente chez votre disquaire
MUSICATIO

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

VITRINE

SUITE DE LA PAGE C 8

l'orgie en musique: ça jammait, jammait, jammait à l'infini. Mais jamais en vain: les extraits fournis ici, qui remplissent tout le deuxième disque, sont brillants d'attention réciprocque. Comme en jazz, ces virtuoses créaient leur rock à mesure. Forcément, ça ne pouvait durer.

Le *Frampton* a moins bien vieilli: déjà, en 1976, à l'époque de son massif et fulgurant succès — record de ventes toutes catégories pour un double disque —, on comprit vite que toute l'affaire tenait au machin-truc-chose que le frisé Peter machouillait en même temps qu'il jouait ses solos de guitare — notamment le Talkbox. On admit après coup que l'on avait acheté *Alive!* pour trois chansons, la ballade *Baby I Love Your Way* et les deux *show-cases* du bidule: l'épique *Do You Feel Like We Do* et *Show Me The Way*. On se lassa vite, et l'album acheva ses jours dans les ventes de débarras de l'Amérique du Nord. Ce n'est certes pas l'ajout de quatre titres à un double disque déjà trop long qui ravivera l'intérêt. Pour collectionneurs de *Pif Gadget* seulement.

S. C.

LIVE TOURNÉE 2000

Jean-Pierre Ferland
GSI Musique (Musicor)

Rien à redire sur le spectacle: on avait aimé sur place, on aime autant sur disque. Ferland y navigue souverainement entre immortelles (*Fleurs de macadam, Le Petit Roi*), entreprises de séduction (*Tes belle, Si je savais parler aux femmes*), beaux morceaux retrouvés (*Les Framboisiers, Le soleil emmène au soleil*) et titres forts des deux derniers albums acoustiques (*J'aime un homme, On oublie qu'on oublie, La Musique*). On a eu la bonne idée de tout inclure: les présentations font évidemment partie de l'expérience Ferland.

Un spectacle si satisfaisant — aux tintarines de la choriste Lynn Jodoin près — méritait non seulement un enregistrement de belle qualité (il l'a) mais un emballage de bon goût: il ne l'a pas, loin de là. En lieu et place, on obtient une sorte de trophée, un énorme *live* en lettres majuscules dorées sur fond brun crotte séchée. Ça rappelle les compilations en série d'une autre époque, genre «Le disque d'or de Jean-Pierre Ferland». Fin de meeting un chouia expéditive chez GSI Musique? Le point pochette, suppose-t-on, s'est perdu dans le varia. Dommage.

S. C.

FRANCOIS TOUSIGNANT

FAIREST ISLE

Chansons anglaises anciennes de John Dowland, Thomas Campion, Thomas Morley, William Byrd, John Jenkins et Henry Purcell. Barbara Bonney, soprano; Jacob Heringman, luth; quatuor de violes Phantasm, The Academy of Ancient Music. Dir.: Christopher Hogwood. Decca 466 132-2.

Dire que c'est joli et intéressant porterait ombrage à la qualité de ce récital si varié. On retrouve cette variation dans les accompagnements, les tons, les styles et *humours* que Barbara Bonney sait dénicher dans un répertoire où d'autres se contentent d'être naïvement faciles ou simplistiquement «mode à l'ancienne» («mode» au masculin comme au féminin, soit dit en passant).

Non: elle décide, avec ses divers partenaires, que cette musique lui appartient, aujourd'hui, pour qu'on se la réapproprie avec notre sensibilité actuelle, qui tranche drôlement avec ce que font les cantatrices à «voix» limitée qui doivent se cantonner dans ce répertoire par incapacité de faire autre chose. Cela n'est pas le cas de Bonney: elle le fait par volonté et par choix, oubliant les limitations techniques au vestiaire. Donc, par liberté.

Le résultat est séduisant autant que convaincant. Dans un monde du disque où ce type de concept de produit pullule, celui-ci se démarque sans qu'on se pose quelque question que ce soit sur «l'authenticité» de la chose mais plutôt, tout naturellement, par la

simple réalisation des affects qui mène vers une réalité *actuelle* de ces genres musicaux et du fait qu'on puisse y prendre plaisir sans se sentir rétro. Rien d'essentiel, mais bien du nécessaire. Fera la nuance qui voudra.

PECKOVÁ - GAGE

Richard Strauss: neuf mélodies diverses; Othmar Schoeck: six mélodies diverses; Alban Berg Vier Lieder (Quatre lieder), op. 2. Dagmar Pecková, mezzo-soprano; Irwin Gage, piano. Supraphon SU 3434-2 231.

Vous vous offrez un grand frisson expressionniste languissant et d'une lassitude extrême (pas de cri, que du sombre appel à la mort) pour accompagner votre insurmontable fatigue existentielle de fin d'hiver. Alors, vous tamisez l'éclairage et allez directement à la page n° 19 de cet enregistrement. Commence alors le (aussi bref) cycle de quatre lieder, numéro d'opus 2 de Berg. La musique, on le sait, est géniale. L'interprétation, ô miracle, trouve ici, pour la première fois au disque à ma connaissance (si on fait exception de la rare version Fisher-Dieskau), une réalité qui transcende l'interprétation: cela s'appelle la vérité.

Dagmar Pecková ne se contente pas de chanter les notes, d'articuler totalement le texte (pointilleux en diction, vous allez être servis): elle le fait entrer dans notre *Seele* — c'est le concept allemand qui parle de l'âme à la fois au sens psychanalytique, religieux et quasi maladif du terme). Elle nous fait entrer dans cette *Stimmung* (autre concept si allemand, difficile à traduire, qui va de l'état d'âme à l'union en accord avec un certain état, comme le *âm* — ou *aum*, selon votre orthographe — des Hindous) si particulière et troublante de cette esthétique sombre.

Sans délire, à qui veut mieux participer à cette esthétique si curieuse qu'elle fascine morbide, les lieder de Strauss retenus sont *exactement* de la même auge: rendus noirs et sans complaisance des difficultés de la vie et de l'amour dans une civilisation qui va s'effondrant et dans

laquelle des artistes forts s'interrogent et ne trouvent aucune réponse autre que dans l'oubli dans le passé, la négation du présent et la fuite dans une désolation sans fond.

On compare un peu avec les interprétations d'Anne Sofie von Otter. Cette dernière possède une plus belle voix, mieux maîtrisée et plus prenante chez Strauss, mais cette aspiration désolée vers le vacuum des sentiments.

Engagement total de son partenaire, l'inimitable Irwin Gage qui, ici, se surpasse de mille lieues! Il chante (on l'entend même marmotter souvent sur le disque) avec toute son âme et, même si la prise de son le désavantage légèrement, il est aussi désespéré que la cantatrice. On veut s'abandonner à ce spleen, uniquement pour en ressusciter.

Entre les deux, des raretés de Schoeck, de même inspiration, qui illustrent bien le *Zeitgeist* du tournant inaugural du XX^e siècle en Europe centrale. Des lieder magnifiques que vous découvrirez avec plus qu'intérêt. Un disque troublant, que vous adorerez autant que vous le cacherez, histoire de le celer pour vos moments de laisser-aller existentiel qui, malgré leur noir, nourrissent l'âme et nous forcent à avancer tellement c'est beau, bien fait et génialement conçu comme programme.

BRUCKNER - BÖHM

Anton Bruckner: Symphonie n° 8 en do mineur. Orchestre de la Tonhalle de Zurich. Dir.: Karl Böhm. Palexa CD-4522.

Archives encore, de celles qui pourraient enrichir votre vie, que cette parution. Bon, il faut vivre avec le *hiss* (le bruit de fond qu'en variétés on arrive à gommer mais pas en «classique», sinon on perd trop de la *qualité* de base de ce qu'est la musique). Les sommets sont ici dans la plus belle symphonie de Bruckner. L'Orchestre de la Tonhalle de Zurich s'avère une grande, très grande formation sous la baguette si inspirée de Böhm, lui qui ne fait pas d'effets spirituels, qui restitue simplement la musique, ce qui la rend encore plus

poignante, résolvant facilement les problèmes du finale, écrasant de puissance dans l'adagio, fou d'énergie retenue dans le scherzo et d'une toute personnelle direction dans la version éditoriale retenue du premier mouvement. (Oui, ainsi je le confesse, j'ai d'abord écouté la symphonie à l'envers avant de me la faire jouer à l'endroit, un truc de critique que je partage avec vous et qui fait que, souventes fois, la perspective change.)

Pourquoi donc se procurer une telle version alors qu'il y en a de nouvelles? Pour la nécessaire perspective que les chefs légendaires apportent à un texte, comme on va au théâtre pour revoir un classique dans une autre distribution, ce qui change parfois la perception mais toujours enrichit le goût, une notion en perpétuel développement — même si certains voudraient que tout soit fixé dans le béton.

A MUSICIAN'S MUSICIAN

S. Prokofiev: Concerto pour violon n° 1 en ré majeur, op. 19; D. Chostakovitch: Concerto pour violon n° 1 en la mineur, op. 99; F. Kreisler: Caprice viennois, Liebesleid, Schön' Rosmarin, La Précieuse (à la manière de Couperin), Préludium & Allegro (à la manière de Pugnani). Steven Staryk, violon. Accompagnements: Vancouver Symphony Orchestra, dir.: Kazuyuki Akiyama; Toronto Symphony Orchestra, dir.: Andrew Davis; Jane Corwin, piano. CBC - Les Disques SRC, collection «Perspective Millennium 2000», PSCD 2023.

Encore un secret. Cette fois, je vous donne des explications. Il y a le monde du jet-set. Avec de grands interprètes et de moins

bons mais qui ont ce que les anglais appellent *stamina*. Il y a aussi plein, mais là, plein de merveilleux musiciens qui, pour une raison ou une autre, optent pour une carrière plus «modeste». Force de caractère et force des choses, soit, mais aussi choix de l'être. Steven Staryk fait partie de cette classe exceptionnelle de violonistes qui ont eu ce qu'on peut appeler une «petite carrière», le qualificatif étant inversement proportionnel à la qualité du musicien. Je lui dois entre autres une intégrale des sonates pour violons et piano de Beethoven qui tient de la hauteur de vue de Heifetz. C'est dire!

Cette parution se veut un hommage.

Un frémissement de déception point cependant: au disque, Staryk ne rend pas ce qu'il était en salle. Oublions ce léger dépointement car, parfois, un témoignage vaut mieux qu'un oubli. Le *Premier Concerto* de Prokofiev est fascinant du début à la fin pour le jeu du soliste. Le Chostakovitch reste désespérément ennuyeux, à moins de pouvoir vivre avec cette esthétique: bien joué en solo, il exemplifie l'ordinarité de l'orchestre.

Le mieux, ce sont ce que j'appelle généralement des bluettes de Fritz Kreisler. Oui, ce sont des clin d'œil, mais il les fait si généralement qu'on ne peut y résister. La raison est toute simple: il n'y a pas, pour Staryk, de mauvaise musique qu'il admette dans son répertoire. Simple de la musique qui, même plus légère, reste un art. A nous d'en devenir complices. Les chanceux qui l'ont vu sur scène seront comblés; les autres apprendront qui est ce grand musicien qui, malgré la modestie de sa carrière, avait le calibre de bien des plus célèbres.



Invitation à la Mélomanie
Une série de 8 cours d'initiation à la musique classique basée sur l'écoute commentée d'extraits sonores
CLAUDIO RICIGNUOLO
de l'Orchestre Métropolitain
« Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur. » - YVES BEAUCHEMIN
Nouveau: cours à la carte
Session printemps: Série classique
Début des cours: 28 mars
Séances d'information gratuites
(514) 385-5015
www.melomanie.com

PRO MUSICA 52^e SAISON
présente
Série «Topaze»
WU JIE violon
au piano, Louise-Andrée Baril
- SONATE (1917) DE DEBUSSY
- SONATE NO 2, OP. 94 BIS DE PROKOFIEV
- SONATE NO 3 BWV 1005 (ADAGIO ET FUGUE) DE BACH
- FANTAISIE BRILLANTE (FAUST-GOUNOD), OP. 20 DE WIENIAWSKI.
MATINÉE SPÉCIALE POUR TOUTE LA FAMILLE.
DANS UN STUDIO ADJACENT, POUR ENFANTS DE 8 À 13 ANS, ATELIER DE CHANT CHORAL, D'ÉVEIL ET D'INITIATION À LA MUSIQUE.
COUT : 3 \$ PAR ENFANT. MAXIMUM : 35 ENFANTS.
RÉSERVATIONS, PRO MUSICA (514) 845-0532 OU 1-877-445-0532.
BILLETTS : 22 \$, 10 \$ (ÉTUDIANTS)
TAXES INCLUSES, REDEVANCES EN SUS
EN VENTE À LA BILLETTERIE DE LA PLACE DES ARTS : (514) 842-2112

Les Lundis
classiques
du Rideau Vert
sous la direction artistique de Francine Chabot
26 mars à 20 h
Autriche
Concert : **Mozart** et **Schubert**
avec
Robert Crowley, clarinette
Véronique Potvin, alto
Danielle Boucher, piano
Kimy McLaren, soprano
Francine Chabot, piano
BILLETTS Adultes : 20 \$
Étudiants : 10 \$
Réservations : (514) 844-1793

Cet hiver, prenez la route du **JAZZ**
Lorraine Desmarais trio
TOURNÉE 2001
27 JANV. Beloeil > (450) 484-4772 Centre culturel
2 FÉVRIER Ste-Geneviève > (514) 626-1616 Salle Pauline-Julien
3 FÉVRIER L'Assomption > (450) 589-9198 Théâtre Hector-Charland
8 FÉVRIER Longueuil > (450) 670-1616 Théâtre de la ville
9 MARS Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux Terrebonne
14 MARS Joliette > (450) 758-8202 Salle Rolland-Brunelle
31 MARS St-Hyacinthe > (450) 778-3388 Salle du Collège St-Maurice
18 AVRIL Sept-Îles > (418) 962-0100 Salle de spectacle de Sept-Îles
19 AVRIL Baie-Comeau > (418) 295-2000 Théâtre de Baie-Comeau
2 MARS Terrebonne > (450) 482-4777 Le Moulinet
22 MARS St-Jean > (450) 358-3948 Cabaret-Théâtre du Vieux St-Jean
16 FÉVRIER Beloeil > (450) 484-4772 Centre culturel
15 MARS Longueuil > (450) 670-1616 Théâtre de la ville

PRO MUSICA 52^e SAISON
présente
Série «Émeraude»
Valery KULESHOV piano
20 H LUNDI, 19 MARS 2001
Salle Maisonnette, Place des Arts
- BACH-BUSONI PRÉLUDE DU CHORALE BWV 639
- CHACONNE (DE LA PARTITA NO 2 EN RÉ MINEUR, BWV 1004)
- LISZT GRANDES ÉTUDES D'APRÈS PAGANINI, S. 141
- HOROWITZ VARIATIONS SUR DES THÈMES DE « CARMEN » DE BIZET
- LISZT-HOROWITZ RHAPSODIE HONGROISE NO 19 EN RÉ MINEUR
- HOROWITZ ÉTUDE-FANTAISIE « LES VAGUES », OP. 4; WALSE;
DANSE EXCENTRIQUE
- LISZT-HOROWITZ VARIATIONS SUR LA « MARCHÉ NUPCIALE », D'APRÈS LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ DE MENDELSSOHN.
BILLETTS : 25 \$, 20 \$, 12 \$ (ÉTUDIANTS)
TAXES INCLUSES, REDEVANCES EN SUS
EN VENTE À LA BILLETTERIE DE LA PLACE DES ARTS : (514) 842-2112

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN
GALA DES 20 ans
Exceptionnel!
Du jamais entendu à Montréal!
Rachmaninov
Concerto pour piano n° 1 Angela Cheng
Concerto pour piano n° 2 Richard Raymond
Concerto pour piano n° 3 André Laplante
Les musiciens de l'OM sous la direction de **Yannick Nézet-Séguin**
Lundi 26 mars 2001 19 h 30
Place des Arts 514 842 2112
www.orchestremetropolitain.com

LE DEVOIR

Le Centre de design de l'UQAM présente jusqu'au 8 avril une exposition consacrée à l'affiche chinoise. Organisée par le Centre et préparée par son directeur, Marc H. Choko, cet événement, le premier à proposer un survol de l'histoire de l'affiche en Chine au XX^e siècle, regroupe une centaine d'œuvres choisies dans une collection particulière montréalaise.

MARIE CLAUDE MIRANDETE

Trois périodes historiques sont abordées: le précommunisme, qui débute dans les années 1920 et se termine avec la Révolution de 1949; le communisme, qui va de l'avènement de la République populaire de Chine à l'ouverture de la Chine sur le monde dans les années 1980; et la période contemporaine, de la fin des années 1980 à aujourd'hui. Pour l'occasion, la grande salle d'exposition du Centre a été divisée en trois sections à l'aide de deux longues cimaises suspendues au plafond et ancrées au sol.

Affiches anciennes

La première section, consacrée à l'époque prémaoïste, regroupe quelque trente affiches anciennes.

FORMES

Quand la Chine s'affiche



Affiche de la Révolution de 1949, collectif de l'Équipe de publicité des paysans de Jin Xian.

SOURCE: CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM

Comme le précise le catalogue, si l'affiche chinoise apparaît à l'aube du XX^e siècle, c'est au sortir de la Première Guerre, avec l'expansion économique et la multiplication des produits de consommation liés à l'occupation étrangère, qu'elle entame véritablement son développement. Le principal centre de production d'affiches lithographiques — technique inventée par Aloys Senefelder vers 1796 et introduite en Chine vers 1878 — est alors Shanghai. Les affiches présentent généralement un mélange de tradition chinoise, notamment celle des calendriers et des publicités de journaux et magazines, et d'influence occidentale, surtout dans les motifs de style Art nouveau ou Art déco qui ornent les bordures encadrant les scènes figuratives de facture réaliste. Ces affiches purement commerciales sont autant d'outils de vente; s'y succèdent de jolies jeunes Asiatiques au sourire aguichant faisant la promotion qui de produits de beauté, qui d'aliments, qui de cigarettes — un nombre impressionnant de très belles pièces témoignent de la popularité de ce produit. Qu'elles dépeignent la vie moderne ou la Chine ancestrale ou qu'elles aient recours à la tradition des portraits des plus célèbres beautés de Chine, ces affiches servent autant à vanter des produits modernes venus de l'étranger que les produits traditionnels chinois. Le plus souvent, texte et image sont dissociés, le texte étant généralement confiné au bas de l'image, ce qui a l'avantage de permettre la réutilisation d'une même image à diverses fins. Ces images figuratives à la mise en page conventionnelle servent le plus souvent à décorer les intérieurs et les devantures des boutiques. Un bel exemple de cette

période est l'affiche réalisée par l'Atelier Zhiying et intitulée *Kwong Sang Hong Ltd Co.* (imprimée par l'atelier Da Ye à Shanghai vers 1932).

Cette section dans laquelle on découvre quelques-unes des plus belles pièces des plus célèbres ateliers de Shanghai et d'artistes réputés comme Zang Biwu et Zheng Mantuo est sans contredit le clou de l'exposition. Car si les productions récentes ont été vues à quelques reprises, notamment lors de la présentation du Mois du graphisme d'Echirrolles en 1997, et si l'affiche révolutionnaire a connu son heure de gloire dans les années 1960-70, l'affiche prémaoïste est demeurée à toutes fins utiles inconnue jusqu'à tout récemment. Essentiellement bourgeoise et vantant des produits étrangers, elle fut bannie par le régime de Mao parce que jugée contre-révolutionnaire, ce qui explique probablement que les plus belles collections d'affiches anciennes se trouvent au Japon, aux États-Unis, en France et au Canada.

L'affiche au pays de Mao

Si, d'un point de vue idéologique, la Chine de Mao rompt avec nombre de traditions ancestrales, surtout celles rattachées à la famille impériale et à la grande bourgeoisie, il n'en va pas tout à fait de même avec les arts graphiques, qui s'inscrivent dans une certaine continuité avec la période antérieure. Si la tradition figurative de même que bon nombre de caractéristiques plastiques se perpétuent, les «produits» mis en avant changent de façon draconienne. Aux produits de luxe venus d'Occident succèdent des images de propagande communiste. Et aux jeunes femmes aguichantes succèdent de jeunes gens des deux sexes, souriants, bien mis et en bonne santé, généralement des ouvriers, des paysans ou des militaires.

L'affiche maoïste connaît deux principales périodes: celle de 1949 à 1963 qui, en plus des sources chinoises, emprunte à l'esthétique soviétique, notamment aux *Discours sur la littérature et les arts* d'André Jdanov, et celle de 1964 (après la rupture avec l'URSS en 1963) au milieu des années 80, soit la période de la révolution culturelle dominée. L'affiche de la seconde période est dominée par des images animées, aux couleurs vives et aux nombreux slogans propagandistes ornant banderoles et drapeaux. Quelques thèmes se dégagent, dont la figure de Mao et sa pensée (par exemple dans *Soutenons de toutes nos forces l'agriculture*, qui montre un jeune paysan sur un tracteur bran-

disant fièrement le célèbre livre rouge), les héros populaires anciens et modernes, les lieux vénérés, l'internationalisme et l'intégration des femmes et des minorités. Un véritable code de figures, symboles et couleurs appuie l'iconographie réaliste sociale de ces affiches stéréotypées et uniformes produites par des organismes d'État sous le contrôle des autorités en place. La dimension propagandiste militaire de certaines affiches surprend tant elle est exacerbée, par exemple dans *L'armée et le peuple sont une même famille* d'Hang Kwangchou (1973) où l'on voit un bambin, son fusil sur les genoux, chez le coiffeur. Les tirages sont gigantesques, atteignant parfois le million d'exemplaires, et les affiches placardées partout, même dans les campagnes les plus reculées.

À l'ère du village global

Une quarantaine d'affiches récentes sont présentées dans cette section qui illustre l'évolution des transformations de la société chinoise et du monde du design graphique au cours des dernières années. Bon nombre de ces affiches thématiques ont été réalisées dans le cadre de concours. Le texte du panneau, ainsi que celui du catalogue, ne permet malheureusement pas de connaître ni les principaux artistes, ni le contexte de réalisation de ces œuvres dont quelques-unes, magnifiques, valent à elles seules le détour, par exemple l'affiche de Chen Shuhua intitulée *70^e Founding Anniversary of China Academy of Art*. Les œuvres contemporaines sont sans l'ombre d'un doute les plus puissantes de l'exposition, et si certains designers imitent avec plus ou moins de succès les tendances occidentales les plus avant-gardistes, d'autres font preuve d'une innovation surprenante et d'un sens inné de la publicité.

Questions de design

Si le contenu de l'exposition s'avère pertinent et instructif, le contenant, lui, à savoir l'accrochage des œuvres, s'avère un peu trop conventionnel, tout à l'horizontale; le designer aurait gagné à jouer avec le double accrochage et les regroupements afin de dynamiser la présentation. Cela aurait permis de dégager la section contemporaine, qui souffre d'un manque d'espace. On aurait gagné à mieux utiliser la couleur afin d'éviter la morosité. Quelques maladresses sont à noter, par exemple, l'emplacement du second panneau didactique dans un lieu de passage très étroit qui gêne autant la circulation des visiteurs que le lecteur attentif, ou encore la première œuvre de la troisième section (*Grand So, Eye's Mate Optical*), camouflée dans un coin derrière une colonne.

L'exposition aurait mérité un support didactique plus substantiel, notamment en ce qui a trait aux éléments iconographiques et symboliques des diverses périodes ainsi qu'aux artistes de la période contemporaine surtout. L'appareil didactique est trop parcellaire en ce qui concerne ces données, tant en salle que dans le catalogue. De plus, certaines lacunes dans les fiches techniques empêcheront le néophyte d'apprécier pleinement les œuvres. Lorsqu'il s'agit d'une exposition est d'initier un très large public à un sujet méconnu, ces éléments s'avèrent essentiels. Par exemple, les techniques d'impression et les types de papier utilisés ne sont jamais précisés, le tirage l'est de manière irrégulière, etc.

On notera par contre la présentation très réussie de

la série d'affiches de Zhang Dali et Tang Di sur le thème des quatre éléments, lesquelles semblent flotter au centre de la pièce (n^{os} 71 à 74 du catalogue: *Human Nature*, sans date).

Nonobstant ces quelques réserves muséologiques qui sont d'une importance certaine dans un centre consacré au design — le design de présentation n'est-il pas une partie intégrante du design? —, cette exposition vaut d'être vue ne serait-ce que pour son sujet encore méconnu, mais surtout parce que les œuvres sont belles et généralement en bon état de conservation, ce qui est tout de même surprenant, surtout dans le cas des affiches anciennes. Une excellente manière de s'initier à l'histoire récente de la Chine et à l'affiche de ce pays à travers un corpus d'une centaine d'œuvres représentatives des diverses tendances qui ont marqué le siècle.

L'AFFICHE CHINOISE - 1921-2001

Centre de design de l'Université du Québec à Montréal
Jusqu'au 8 avril



Affiche de la série allant de 1921 à la Révolution de 1949, Xie Zhiguang, Dupont de Nemours & Co. Inc., Wilmington, Delaware, États-Unis.

SOURCE: CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: http://www.idm.qc.ca

MOIS DE MAI : LE DESIGN SOUS TOUTES SES FORMES

Pour la seconde année consécutive, l'Institut de Design Montréal est fier de présenter le **Mois du design**, un événement qui se déroulera tout au long du mois de mai. Le Mois du design est une occasion exceptionnelle de célébrer le design québécois, mais aussi d'initier tous et chacun à toutes les formes de design. Voici un aperçu des activités au programme :

Le Gala des Prix de l'Institut de Design Montréal 2001 aura lieu le 16 mai et récompensera les produits et projets s'étant le plus démarqués en matière de design. Au total, une somme de 55 000 \$, incluant un Grand Prix d'une valeur de 25 000 \$, est partagée entre les lauréats dans les six catégories

suivantes : produits de consommation grand public ; produits spécialisés ; design d'intérieur ; projets multidisciplinaires ; design graphique ; design et nouvelles technologies. De plus, pour la deuxième année, la remise du prix Sam-Lapointe soulignera l'œuvre et la carrière d'un designer québécois.

Dès le 17 mai, les produits et projets finalistes seront présentés dans un cahier spécial du journal **Les Affaires** consacré au design. Ceux-ci seront aussi en exposition au **SIDIM** (Salon International du Design d'Intérieur de Montréal), qui se tiendra à la Place Bonaventure du 24 au 26 mai.

Tout au long du mois vous pourrez admirer les vitrines du boulevard Saint-Laurent puisque la **SDC Saint-Laurent** (Société de développement du boulevard Saint-Laurent) organise un concours afin de récompenser les plus belles d'entre elles. La **SDC Mont-Royal** (Société de développement de l'avenue Mont-Royal) propose, quant à elle, une conférence sur l'optimisation de l'image globale de l'entreprise par l'intégration du design.

De plus, les départements de design de trois universités de Montréal seront les hôtes de plusieurs expositions. Entre autres, la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal présentera les

réalisations de ses finissants en architecture, architecture du paysage, design industriel, design d'intérieur et en urbanisme. Enfin, un défilé de mode, événement de clôture du Mois du design, se tiendra le 30 mai au Marché Bonsecours.

L'Institut de Design Montréal vous invite à participer à ces événements, ainsi qu'aux nombreuses activités, conférences, expositions et remises de prix tel le concours **Commerce Design Montréal**, organisé par la ville de Montréal. Surveillez le programme détaillé du Mois du design qui sera publié prochainement.